

Texte 7. Homo religiosus : ajouts

Texte 7. Homo religiosus : ajouts	1
7.1. Jugement, mort et justice	2
7.1.1. Le jugement de Dieu.	2
7.1.2. Le jugement des morts	4
7.1.3. Funérailles d'un magicien.	6
7.1.4. Le juge comme interprète d'un esprit.	7
7.1.5. Le jugement de Dieu sur le(s) naturisme(s).	9
7.1.6. Axiomatique.	11
7.2. Magie, rituels et pouvoirs surnaturels	13
7.2.1. Incantation.	13
7.2.2. Faiseur de pluie.	15
7.2.3. Transfiguration.	17
7.2.4. Tirage au sort.	19
7.2.5. Croyance en la « magie ».	21
7.2.6. Une sorcière.	23
7.3. Mythes, dieux et symbolisme	24
7.3.1. Le serpent mythique.	24
7.3.2. Ancêtres.	26
7.3.3. Dieu.	28
7.3.4. Du masque au masque sacré.	30
7.3.5. La Déesse Mère.	32
7.3.6. La danse Argia	34
7.4. Religion et sexualité	36
7.4.1. Religion érotique chez les Kikuyu (Mau-Mau).	36
7.4.2. Initiation sexuelle.	39
7.4.3. Initiation sexuelle (suite).	41
7.4.4. Viol rituel.	43
7.4.5. Clitoris.	45
7.4.6. Il y a le phallus et il y a le phallus sacré.	47
7.4.7. Érotisme et religion.	48

7.4.8. Tantra.	51
7.5. Structures religieuses secrètes.	53
7.5.1. Société secrète.	53
7.5.2. Le peuple léopard.	54
7.5.3. Fétichistes féminines.	56
7.5.4. Une société secrète de femmes.	58
7.5.5. La Vestale <u>dans nen . 60</u>	60

7.1. Jugement, mort et justice

7.1.1. Le jugement de Dieu.

de la bibliothèque :

-- Ème. Van Baaren , *Labyrinthe des Dieux* , Amsterdam, 1960, 195v..

-- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 126/128.

Pré-configuration :

Définition de Van Baaren , à l'instar de l'ensemble de l'œuvre, met l'accent sur la divinité. L'événement doit être spectaculaire et miraculeux pour que la puissance divine ne laisse aucun doute. Mettons cela à l'épreuve à l'aide d'un modèle.

L'acte d'accusation.

L'accusation elle-même nous transporte dans la sphère sacrée, ou plutôt occulte. Lantier en donne des exemples : cracher trois fois en direction de la cabane du malade, proférer des menaces accompagnées de gestes inquiétants, pénétrer seul dans la forêt la nuit pour déterrer des carcasses d'animaux, prendre l'apparence d'un chien pour aboyer devant la cabane.

Pour nous, modernes et postmodernes, ces allégations paraissent absurdes, mais dans une culture encore imprégnée de sacré, de telles accusations sont parfaitement logiques.

Jugement de Dieu.

Le procès commence. Le guérisseur traditionnel prépare un mélange ou un sirop de diverses plantes — logonias ou euphorbes — et le verse dans un récipient en terre . Le peuple se rassemble. L'accusé est contraint de boire la drogue.

Le magicien dose la substance de telle sorte que l'effet ne soit fatal que dans un cas sur trois. L'accusé, frappé d'une paralysie générale, s'effondre ; sa tête enfle, ses yeux exorbités et sa langue, épaisse et blanche, sort de sa bouche.

Test de culpabilité : Si l'accusé urine et a un saignement de nez, il est innocent. S'il meurt, il est coupable.

Note – La description de Lantier se limite à ce qui est observable extérieurement. On ignore si une divinité contrôle ce processus de sélection. Cependant, le contexte indique clairement que Lantier postule que l'esprit ou les esprits des plantes ou du fétiche – par exemple, le vase en terre cuite – qui n'existe pas sans les esprits ancestraux (en particulier le père primordial), constituent une « cause » d'ordre surnaturel. Il est établi que les deux sont souvent distingués des divinités au sens strict.

Conséquence : la définition de Van Baaren doit être mis à jour : au lieu de « la divinité », on parle d'« un être supérieur » (qui pourrait être une divinité, bien sûr).

Note – Lantier souligne les nombreux abus commis aussi bien par le magicien que par ses accusateurs. Le magicien, en particulier, cède à la tentation des riches et de leurs biens.

Note – Les cultures islamisées. – Par exemple, au Nigéria. La classe sociale supérieure est musulmane (blanche mais fortement métissée). Cela asservit les populations animistes (c'est-à-dire qui croient en l'existence des âmes, des esprits et des divinités) et fétichistes d'origine africaine subalterne.

Pour cette classe supérieure, l'ordalie est le meilleur moyen d'éliminer les membres de la population noire qui sèment le trouble. Le chef du village musulman, par exemple, dispose de partisans ou d'« agents » rémunérés au sein du clan noir local pour trahir et dénoncer le fauteur de troubles. Dans de tels cas, le magicien joue un rôle trouble, pouvant conduire l'accusé à la mort.

Note – L'auteur, oc, 128ss., perçoit une forme d'évolution à l'œuvre. Ce que représentaient les plantes (et les êtres supérieurs qui leur étaient liés) auparavant se transforme, selon Lantier, en un fétiche. Ainsi, en Haute-Volta, apparaît la « tinse », une cruche en terre cuite ornée de symboles apposés par le fétichiste lors d'un rite traditionnel.

Selon l'auteur, les signes archaïques constituent un langage sacré permettant de communiquer avec l'au-delà : ils invoquent les ancêtres afin qu'ils confèrent au fétiche le pouvoir de « voir l'invisible ». Une fois les signes présents, le magicien enduit le vase d'un mélange de sang de poulet, de chèvre et de caméléon. Ce geste, accompagné du sang sacrificiel, est, d'après l'auteur, un appel aux êtres sacrés. Une fois les rites nécessaires et suffisants accomplis, la population est convaincue que les esprits sont tenus de répondre à ses requêtes. Le bocal peut alors servir à déterminer la culpabilité ou l'innocence, la réconciliation ou le jugement, comme nous l'avons vu précédemment avec le mélange de plantes.

7.1.2. Le jugement des morts .

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972, 130/132

Le corps d'un jeune homme assassiné a été retrouvé en pleine nature. Le coupable n'a pas été appréhendé. Le chef du village a donc ordonné une enquête en interrogeant les esprits.

Les villageois se rassemblèrent en cercle autour d'une pièce soigneusement purifiée. Un vase contenant les ossements des ancêtres, en guise de fétiche, était prêt. Le chef du village, entouré de ses serviteurs, s'assit sur une chaise en bois près du vase sacré. Des hommes masqués apportèrent le corps dans le cercle et le déposèrent sur une natte non loin du vase.

Le magicien, paré de ses atours, se mit à danser, invoquant les esprits par des cris. Le son puissant des cloches résonnait à chaque pas. La tête ordonna la fin de la danse. Le corps fut roulé sur le tapis et ligoté, la tête restant toutefois à l'extérieur.

Six hommes sous l'emprise de la drogue soulevèrent le cadavre sur leurs épaules. Bondissant au rythme des tambours, ils le promenèrent en cercle. Une odeur insoutenable se répandit. Sur l'ordre du chef, le cortège s'arrêta.

Le magicien s'approcha du mort. D'une voix solennelle, il lui demanda s'il était puni pour avoir enfreint les règles tribales. Aussitôt, les porteurs s'avancèrent de quelques mètres, puis s'arrêtèrent brusquement : le corps faillit tomber sur la gauche, mais fut rattrapé de justesse. L'esprit du défunt se révéla : en tombant sur la gauche, il signifiait qu'il n'existait aucune règle concernant le sens dans lequel il marchait.

Le magicien demanda alors si la victime avait été assassinée par un villageois. Le corps tomba sur la droite, confirmant ainsi la thèse. – Le chef du

village présenta une liste de suspects. Le défunt répondit par la négative aux deux premiers noms ; au troisième, le corps tomba sur la droite.

« La foule poussa alors un long hurlement, modulé d'une façon si étrange qu'il me fit frissonner. J'entends encore ce cri incommensurable... » (oc, 131). Le cercle des villageois se referma soudain autour du malheureux accusé. Sur un geste du chef du village, le cercle s'ouvrit. L'accusé, bien que très angoissé, s'enfuit aussi vite qu'il le put pour disparaître dans les hautes herbes, poussant des cris de terreur.

L'auteur. – Le Congolais qui m'accompagnait a dit : « Il est parti mourir dans le désert. » « Je ne vous comprends pas », ai-je répondu, incrédule. « Les temps sont révolus. Si personne ne le poursuit, il peut gagner la ville et y trouver du travail. »

« Non », répondit mon compagnon . « Cela ne sert à rien. Les esprits lui ont déjà arraché quelque chose à la tête. Regarde, les vautours planent déjà au-dessus de lui. C'est un signe qui ne ment pas. Dans quelques heures, il cessera de marcher. Il s'allongera, le nez au sol. Il se laissera mourir. Les vautours sont les messagers de nos ancêtres : ils lui fracasseront le crâne et dévoreront son âme » (oc, 132).

Note – L'auteur, oc., 126. – La société primitive ne connaît la paix que si le groupe tout entier observe scrupuleusement les coutumes, c'est-à-dire les règles de conduite « sanctifiées » par la tradition. C'est l'expression de l'ordre qui régit les choses. En matière de justice, la société archaïque ne connaît que deux jugements : la peine de mort ou le bannissement. Ce dernier est un châtiment pire, car c'est la condamnation à une mort lente et terrifiante. Puisque, à ses yeux, le châtiment est infligé par une puissance invisible et mystérieuse, le condamné sait qu'il est nécessairement banni de ce monde. Et ce, même par ses propres enfants, par exemple, qui vivent dans une peur indicible.

Note – Le rôle du fétiche.

Le fétiche – en l'occurrence, une jarre consacrée – possède un pouvoir judiciaire. La jarre sacrée établit un contact avec le monde des ancêtres, notamment les premiers ancêtres. Souvent, elle porte des signes invoquant ces esprits supérieurs. Le fétiche naît d'une consécration effectuée par un homme ou une femme fétichiste qui, par des sacrifices de toutes sortes, s'attire la faveur des ancêtres et la perpétue de telle sorte que le groupe puisse y recourir à maintes reprises, quelles que soient les circonstances. Le fait que

des tromperies et autres pratiques similaires soient commises au cours de ce processus ne porte pas atteinte à ce caractère sacré.

7.1.3. Funérailles d'un magicien.

Bibl . St. : J. Lantier , *La cité magique* , Paris, 1972, 53ss..

L'auteur se trouve dans la région des Kabré (Kabiye , Cabrais), au nord du Togo, où il a été autorisé à assister aux funérailles d'un sorcier. Le corps avait reposé une semaine durant dans une hutte ronde, sur un lit d'argile recouvert de feuilles de palmier. Mouches et insectes grouillaient dans une puanteur insoutenable. Les villageois, qui avaient passé la semaine entière à danser, à faire des libations et à consommer des drogues, étaient épuisés, à l'exception du forgeron, du chef des sorciers et de quelques femmes. Parmi elles, la sœur aînée du défunt veillait au bon déroulement des rites à l'aide d'un petit fouet. Les plus forts continuaient de danser au rythme des tambours. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour boire de la bière de sorgho dans des calebasses. Le reste des villageois étaient allongés à même le sol.

D'ailleurs, l'auteur avait, comme toujours, de l'huile d'eucalyptus avec lui pour ses allergies nasales, mais cela ne servit à rien ; la simple vue de la chair en décomposition était insoutenable. Cela ne semblait pas déranger le Kabré . Tard dans la nuit, au son incessant des tambours, le forgeron et la fille aînée du défunt conduisirent une vingtaine de personnes avec l'auteur dans la « cabane-utérus ». Ils s'assirent. Dehors, des hommes les murèrent. Le forgeron commença à réciter des litanies, auxquelles les personnes présentes répondaient inlassablement de la même manière. « Je ne pouvais détacher mon regard de la jeune femme qui hurlait de rage, gesticulant tout en brandissant un grand couteau dont j'ignorais l'usage. Ses longs seins tombants se balançaient au-dessus de son ventre. Une chaleur étouffante et humide pesait sur nous. Je me demandais si, moi aussi, j'allais mourir. »

À une cinquantaine de centimètres au-dessus de la tête du défunt, un trou de vingt centimètres de diamètre avait été percé dans le mur. Un léger courant d'air s'était établi entre les ouvertures du mur censées nous enfermer et ce trou.

Soudain, après une série de mots onomatopéiques criés d'une voix stridente, la jeune femme plonge son couteau dans le corps de la morte et commença à retirer les bandages et les feuilles de palmier qui entouraient le cadavre.

« Quand le cadavre fut exposé de cette façon macabre, j'eus l'impression qu'il gonflait visiblement. Je n'eus pas le temps de vérifier ce phénomène. L'événement le plus étrange qui soit se produisit : le mort se redressa et s'assit. De sa bouche ouverte sortit une sphère ou une flamme ! Je ne saurais dire exactement, car cela se produisit si vite et si soudainement. Cette chose – d'une couleur bleu-vert – chercha un instant son chemin avant de disparaître par le trou dans le mur. Ce qui se passa ensuite, je ne saurais le dire. Je me retrouvai dehors, avec une mauvaise sensation au ventre et la tête lourde. Les villageois, au milieu d'un vacarme infernal, avaient repris leurs beuveries et leurs danses. » Voilà pour le rapport.

Contexte . - Les Kabré sont un peuple montagnard qui est resté très primitif.

Mythe .

Eso , le père primordial de toute l'humanité, est monté au ciel. Il est entouré d'esprits, autour d'un phallus « aussi vaste que les cieux ». Du Coran, ils ont retenu qu'après la mort, on peut se consacrer éternellement à manger, à s'enivrer et à faire l'amour.

Le culte des ancêtres se déroule dans une petite hutte où chaque défunt est représenté par un cône d'argile dont la forme évoque approximativement son sexe. Devant ce cône est placé un fétiche composé d'argile, du placenta d'une femme morte en couches, du sang menstruel d'une chienne, de foies et de plumes de poulets sacrifiés.

la vigilance d' Eso et souhaitent se réincarner en nouveau-né. C'est pourquoi les mages vivants examinent chaque naissance. Si certains signes indiquent que le bébé est un ancien mage, ils l'étranglent avec son cordon ombilical, le décapitent et enterrent les deux parties séparément.

7.1.4. Le juge comme interprète d'un esprit.

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972, 132/134.

Dans les forêts du Gabon, la formation des juges comprend deux étapes : l'invocation des esprits familiaux et l'initiation rituelle. Dans chaque famille, on conserve les crânes des ancêtres, nettoyés avec le plus grand soin et frottés avec la salive des femmes.

Un garçon soigneusement choisi est accepté par les ancêtres lors d'un rite : à cette fin, il prend une décoction d'écorce d' euphorbe. (« alan ») de telle sorte

qu'il puisse voir les esprits.

Byeri , l' ancêtre primordial en personne, lui apparaît et lui donne une tape sur l'épaule, faisant ainsi de lui un homme saint. Si Byeri n'apparaît pas, cela signifie que les ancêtres rejettent le choix proposé par les vivants.

Dans certaines tribus, les juges sont choisis parmi les hommes en contact avec Byeri . L'assemblée des juges les désigne elle-même. Tous ceux ainsi choisis s'isolent pour contempler Mundju , l'esprit de la plante chargée de pouvoir. Autour de cette plante, chaque participant dispose les crânes de sa famille. Les crânes des juges défunts sont placés côte à côte. Pendant huit jours, les candidats doivent sans cesse hocher la tête de haut en bas au rythme des tambours et des grelots, sauf pendant les repas. Ils prennent une dose précisément déterminée d' iboga (une plante) afin de pouvoir voir les ancêtres trois jours plus tard.

Le cinquième jour, la force vitale de la plante pénètre leur tête, et dès lors, ils se savent habités par son esprit, qui représente l'ordre du monde. Leurs paroles sont alors infaillibles. Après cela, ils ornent leur tête de plumes de perroquet, « l'oiseau qui parle sans comprendre ». Avec un bâton, ils frappent le sol et remercient l'esprit qui est en eux : « Toi, Esprit du Verbe, toi qui nous as ouvert la porte étroite et difficile d'accès, nous te remercions. Esprit du Verbe, désormais parle par notre bouche. Esprit du Verbe, désormais, grâce à toi, nous sommes la vérité. »

Les juges reçoivent alors les insignes de leur fonction : un bonnet phrygien rouge, un bâton de commandant , un bâton orné de clochettes pour imposer le silence, ainsi qu'un ensemble d'objets magiques avec lesquels ils touchent ceux dont ils exigent respect et obéissance absolue. Puisque l'esprit de l'ancêtre parle à travers eux, tous s'inclinent naturellement devant eux. Ces juges exercent le rôle d'officiers de justice et d'arbitres.

Note – Oc., 124. – Le rôle d'une plante sacrée intrigue Lantier ; en réalité, il l'agace. Ainsi, il dit : « Les plantes possèdent simplement la capacité de guérir ou de tuer. » L'auteur considère cette découverte, après celle du feu, comme la plus importante dans l'évolution de l'humanité .

L'auteur s'agace de ce que les plantes rendent possible la vision de l'autre monde . Il conclut : « La mentalité primitive est déconcertée par l'existence d'un pouvoir aussi fantastique et se résigne à la supériorité de la plante » (ibid.). La plante, selon lui, une fois « personnifiée », acquiert un pouvoir

surhumain. Pire encore : un arbre magique, par exemple, serait habité par un esprit invisible.

Ainsi, pour un être primitif, la plante est un fétiche en soi : elle tire son essence de l'autre monde. Parce qu'elle appartient à l'autre monde – surpassant l'homme en cela – elle témoigne – tel un être humain – de la capacité de lire dans les pensées des hommes, de déterminer leur culpabilité, de juger leurs actes selon l'éthique et d'y répondre par une récompense ou un châtement.

« Cette croyance étonnante, si répandue dans les sociétés de type archaïque, et aux conséquences si profondes », irrite l'auteur, qui néanmoins – surtout en matière de magie sexuelle – aborde les primitifs avec un esprit ouvert.

Remarque : Il est clair que l'interprétation de Lantier , que nous venons d'exposer, témoigne d'une méthode behavioriste superficielle (qui ne s'intéresse qu'aux comportements extérieurs). Il ignore les témoignages des peuples primitifs en n'expliquant pas leurs affirmations à partir de leurs axiomes et de leurs expériences, mais en les considérant du point de vue de son axiomatique occidentale, en tant qu'observateur extérieur. Cette approche peut sembler scientifique, mais reflète-t-elle la réalité ?

7.1.5. Le jugement de Dieu sur le(s) naturisme(s).

Nous nous tournons maintenant vers des textes qui révèlent, sans rien dissimuler, ce qu'est la religion sexuelle, noyau essentiel du naturisme antique (religion de la nature). Cependant, pour comprendre ces réalités – le pluriel est souligné, car elles recouvrent une multitude de formes – d'un point de vue strictement biblique, un jugement à leur égard s'impose.

À cette fin, nous citons *Jérémie 13:22-27* . Le prophète annonce l'exil imminent, conséquence amère des égarements du peuple d'Israël. Avant que le chaos ne s'installe, il lance un énième avertissement en ces termes.

Tu te dis : « Pourquoi de tels malheurs me frappent-ils ? » Eh bien, c'est à cause de l'immensité de ta transgression : tes robes ont été relevées et tes talons exposés (comprends : tu as été violée) ! Un Éthiopien peut-il changer sa peau, ou un léopard ses taches ? Et toi, peux-tu agir avec droiture, toi qui es adonnée au mal ? Non ! Moi, Yahvé, je vous disperserai comme la paille emportée par le vent de la steppe. Tel est ton sort, tel est ce qui t'attend. Cela

vient de Moi, dit Yahvé, car c'est Moi que vous avez oublié en vous confiant au mensonge (comprends : les divinités païennes). Moi-même, je relèverai tes robes jusqu'à ton visage afin que ta honte soit exposée. Oh ! tes adultères et tes cris de plaisir : ta prostitution infâme. Sur les collines et dans les champs, j'ai vu tes horreurs (comprends : les divinités païennes). Malheur à toi, Jérusalem, qui demeure impure ! Et pour combien de temps !

Note – Le texte ne se comprend véritablement que si l'on considère la combinaison de deux significations : « impureté » signifie « apostasie de Dieu » (se confier à des divinités païennes), mais cette apostasie implique des rites impurs qui conduisent immédiatement à l'impureté morale.

Note – *Le Livre de la Sagesse 11:16* dira plus tard, à propos des Égyptiens qui vénèrent les reptiles comme des êtres divins, qu'à un certain moment, ils devront s'occuper de ces créatures « afin qu'ils comprennent que l'on s'attire des malheurs selon la déviation commise ». Ceci est répété dans *Sagesse 12:23* : « Toi, Yahvé, tu as essayé de les détourner de leurs propres abominations ».

Le texte de Jérémie met en avant cet axiome : de même que les femmes israélites relevaient leurs jupes lors de rites impurs, de même elles verront leurs jupes relevées par des armées étrangères. Ceci révèle ce que l'on appelle la sanction immanente du jugement de Dieu : chacun subit les conséquences de ses propres actes. Saint Paul, dans l'épître *aux Galates* (6, 7-8), l'affirme clairement : « On récolte ce que l'on sème. Celui qui sème selon la chair (comprendre : une force vitale impure) moissonnera la ruine par la chair ; celui qui sème selon l'Esprit (comprendre : la force vitale inhérente à Dieu) moissonnera la vie éternelle par l'Esprit. » C'est ce qu'on appelle la « loi de la semence et de la récolte ». La conséquence néfaste est inhérente à la déviation elle-même. La « sanction » ne vient pas de l'extérieur (de Dieu, par exemple), mais elle est « immanente », latente dans la déviation elle-même.

Par ailleurs, ce que dit Jérémie avait déjà été dit un siècle plus tôt par *Isaïe* (47, 2-3) au sujet de la chute de Babylone : « Va chercher le moulin à main et mouds de la farine. Détache ton voile, soulève ta robe, découvre tes jambes comme pour traverser des torrents, afin que ta nudité soit exposée, ta honte dévoilée. Moi, l'Éternel, j'accomplis ma justice, et personne ne s'y oppose. »

Les textes qui suivent sont parfois d'une crudité bouleversante. Ce sont des témoignages de personnes ayant été témoins oculaires. Certains expriment ouvertement leur scepticisme à l'égard de la religion, sans pour

autant nier ce qu'ils ont vu. Ce type de témoin est peut-être le plus fiable, car il voit ce qui contredit ses propres convictions.

Quiconque lira ce qui suit se souviendra à plusieurs reprises des propos de Jérémie concernant l' apostasie en Israël. Par exemple : « Oui, depuis longtemps vous enfrez vos [comprendre : les commandements de Yahvé] , vous brisez vos chaînes et vous dites : “Je ne serai pas serviteur.” Mais sur chaque colline, sous chaque arbre verdoyant, vous vous prosternez comme une prostituée. »

Ce qui implique de renoncer à Dieu comme joug pour se soumettre à des rites naturistes qui sont une addiction en soi, car les divinités de la nature ont leurs exigences rigoureuses.

7.1.6. Axiomatique.

Les hypothèses suivantes se dégagent des deux échantillons — choisis au hasard —

1. Dynamisme .

Pour cela, on se réfère à *G. van der Leeuw, Phenomenologie der Religion* , Tübingen , 1956-2. Sans la croyance en la force vitale – la « dunamis » du grec ancien –, l'érotisme sacré n'est qu'une sorte d'épiderme pornographique. Dans les organes génitaux et dans ce qui s'accomplit avec eux – dans l'esprit avant tout (c'est-à-dire le rituel) –, la force vitale est présente comme un fluide malléable. Comme le dit Bernard d'Ignis , par exemple, l'acte d'amour (y compris dans l'imagination) est une fusion et un échange d'énergies vitales avec tout ce qu'il implique (comme une convergence de destins, par exemple).

Le dynamisme privilégie la triple nature du « donné/demandé et de la solution » : lorsqu'il s'engage dans l'érotisme sacré, et s'il aspire véritablement au sacré, alors il est la « servante » de la vie cosmique (depuis avant la Bible). Et ainsi, la solution aux problèmes de la vie. Ni pornographie, ni prostitution.

2. Kratophanie .

En grec ancien, « Kratos » signifie « pouvoir » (énergie, force vitale). La « kratophanie » est la manifestation de ce pouvoir à travers des phénomènes qui témoignent de la « dunamis ». Si les actes érotiques sacrés sont bien ce qu'ils sont censés être, alors une solution à des problèmes tels que la maladie, la perte d'emploi, l'infertilité, etc., en découle.

Note – C'est en ce sens que pour *Randolph La magie sexuelle* — pour employer son terme cru — repose sur trois axiomes : la concentration spirituelle, l'astrologie (comme clarification de l'implantation dans une partie du cosmos entier), tous deux visant les forces bipolaires de la vie sexuelle de l'homme et de la femme.

À présent, à la lumière de ce qui vient d'être dit, examinons quelques exemples.

Phallique rites .

Bible st ., J.-A. Dulaure , *Les divinités génératrices (Le culte du phallus chez les anciens et les modernes)*, Verviers, 1974.

L'ouvrage date de 1805. - Il tente de situer le christianisme parmi les religions. - « Un culte qui nous paraît si étrange, un culte si répandu malgré l'objet désormais perçu comme immoral, le phallus, mérite qu'on (...) en examine l'origine, la manière dont il se manifeste chez différents peuples (...), ses abus ». (oc, 20).

Le témoignage d'Hérodote (-484/-425) dans ses *Historiai* .

En tant que Grec cultivé, il parle de la religion des organes génitaux : « Mais pourquoi ces figures (objets sacrés) ont-elles un membre masculin d'une taille si irréaliste ? Pourquoi ces femmes (*note* : lors d'une procession sacrée) ne bougent-elles que cela ? Une raison sacrée est donnée à cela, mais je n'ai pas besoin de la mentionner. »

Incidentement :

Le phallus sacré est celui des boucs et des taureaux comme celui des hommes. — Dulaure : « Ils attribuaient à cette image isolée la même force vitale qu'au soleil printanier. » On perçoit le dynamisme !

Note – Les phallus sacrés décorés de façon festive sont considérés comme la représentation visible (ressemblance et lien) des divinités « génétiques » (contrôlant la fertilité).

Hérodote.

Les habitants de Mendès, une ville du delta du Nil, vénéraient l'accouplement du bouc et de la chèvre de la manière suivante : « Il s'est passé quelque chose d'étonnant lors de mon séjour en Égypte, dans la région de Mendès : un bouc s'est adonné publiquement à des rapports sexuels avec une femme. C'était un fait connu de tous. »

Note – L'Hérodote de l'époque moderne ne comprend plus cela. – Mais il convient de se référer à C.A. Meier, *Antike Incubation und modern Psychotherapie*, (Incubation ancienne et psychothérapie moderne), Zurich, 1949, 17.

Le guérisseur divin est à la fois mal et remède. L'oracle d'Apollon s'applique à lui : « Celui qui a causé le mal le guérit aussi. » Ce que W.B. Kristensen, dans ses *Contributions à la connaissance des religions anciennes* (Amsterdam, 1947, p. 297), confirme : Dis Pater, dieu souterrain de la richesse dans la Rome antique, cause le malheur mais est aussi le seul à apporter le salut. – C'est ce qu'on appelle « l'harmonie des contraires ».

Pour éliminer le mal engendré par ces entités, on s'attire ses faveurs en leur permettant d'exprimer leurs frustrations, incarnées par un animal – ici, une chèvre – non par simple plaisir, mais rituellement et même magiquement, afin de libérer sa force vitale qui dissipe le mal. La femme est ainsi une actrice du destin (une guérisseuse, par exemple).

7.2. Magie, rituels et pouvoirs surnaturels

7.2.1. Incantation .

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 91 ss ..

« J'ai souvent assisté à des rites de possession, notamment au Tchad, mais l'un des plus exceptionnels dont j'aie connaissance s'est déroulé sous mes yeux dans un clan Luba (Katanga). » Une noble était « possédée par un esprit qui avait chassé son âme et pris sa place ». Une vingtaine de personnes, majoritairement des femmes, assistaient au rite dans un profond respect.

Ils l'avaient déshabillée et rasée. Ils avaient forcé plusieurs femmes à s'agenouiller sur une natte. Elle hochait la tête et hurlait de terreur. De l'écume coulait de sa bouche.

Trois musiciens produisaient un bruit indescriptible. Deux hommes frappaient des tam-tams tenus sous leurs bras avec des baguettes recourbées. Le troisième soufflait dans un cor arabe. Un thème de trois notes était répété de façon monotone. Une silhouette masquée, chaussée de bottes en raphia et ornée de grelots, émergea d'une hutte voisine en frappant violemment le sol du pied.

La femme possédée cessa de balancer la tête et se mit à marmonner des paroles incohérentes. L'homme masqué se jeta sur elle et lui asséna trois terribles coups de gourdin à la tête, « assez violents pour tuer un bœuf ». Le sang coulait sur son front, lui piquait les yeux et lui coulait du nez. La femme possédée cessa de hurler et reprit son balancement, mais cette fois-ci très rapide et avec tout son corps. De temps à autre, ils donnaient de violents coups de pied aux fesses et aux jambes des femmes qu'ils maintenaient au sol. Elle en saisit une et l'étrangla presque à la gorge. Elle frappait régulièrement une autre dans le dos.

La femme masquée brandissait un bâton, dansait et frappait le sol du pied, soulevant un nuage de poussière impressionnant. La femme possédée secouait violemment sa poitrine et sa tête d'avant en arrière. Lorsqu'elle se mit à haleter, tous les présents haletèrent avec elle et mirent également en mouvement leur poitrine et leur corps. « Les pleurs collectifs me donnèrent des frissons. » Ce rituel sauvage dura environ une heure.

Une femme aux pouvoirs fétichistes apparut : elle tenait à la main une corne de vache tronquée, ornée d'objets magiques – vieilles pièces de monnaie, cauris, morceaux de peau de léopard. Les femmes allongèrent l'homme possédé sur la natte, les fesses sur un coussin. Elles lui écartèrent les cuisses. La femme aux pouvoirs fétichistes vida la corne et l'enfonça par la pointe dans le vagin de l'homme possédé. D'un panier, elle prit un lézard vivant et le laissa tomber dans la corne. L'homme masqué boucha aussitôt la corne avec un morceau de bois encore brûlant pour forcer le lézard à pénétrer dans le vagin. Une odeur horrible se dégagait : la corne avait apparemment été frottée avec un produit magique qui dégage des odeurs suffocantes lorsqu'il brûle. Après quelques instants, la femme aux pouvoirs fétichistes retira la corne et boucha le vagin avec un fagot de plantes, qu'elle fixa avec une ceinture de cuir.

Les musiciens s'arrêtèrent. L'homme possédé, endormi, était étendu sur le tapis. L'homme masqué répandit quelques gouttes d'un sirop blanchâtre sur elle en marmonnant des paroles incompréhensibles.

Soudain, la femme possédée se redressa doucement. Rien ne la surprit et elle semblait calme. Chacun rentra chez soi. La femme possédée aussi. Comme si de rien n'était.

« J'ai insisté pour tester moi-même le résultat de cette étrange thérapie quelques semaines plus tard . Aussi surprenant que cela puisse paraître, le

fou était désormais « normal ». Quand j'ai demandé ce qu'était devenu le lézard, les gens ont semblé choqués par ma question. Quelqu'un m'a dit que c'était un bon esprit qui, avec l'aide des ancêtres et de toute la famille réunie, avait chassé l'intrus (*notez* : l'esprit qui avait pris la place de l'âme) et repris sa place dans le corps du possédé. »

Remarque : Il est évident que la réintroduction du « lézard » (à comprendre : la présentation visible et tangible d'un esprit gardien (un animal totem)) est le but ultime de tout ce qui précède. On comprend dès lors pourquoi les peuples primitifs s'appuient sur un être totem (chose, plante, animal).

7.2.2. Faiseur de pluie .

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* (*Magie et sexualité en Afrique noire*), Paris, 1972, 220/222.

« Jacques Lantier » est le pseudonyme d'un haut fonctionnaire parti pour l'Afrique noire en 1960. L'histoire qui suit nous montre ce que fait un faiseur de pluie.

Ce fut une année de sécheresse exceptionnelle au pays des Kirdi (du Tchad au Cameroun). Toute trace de verdure avait disparu. Hommes et bêtes souffraient de la faim et de la soif. À Lédé, un rite pour faire venir la pluie se déroulait. L'auteur fut autorisé à y assister de loin, sans prendre de photos. Le faiseur de pluie était en l'occurrence un guérisseur itinérant. Selon la coutume, si le rite réussit, de riches présents sont offerts ; s'il échoue, le guérisseur est battu. Les villageois se rassemblèrent le long d'un bras de rivière asséché qui se transforme en large ruisseau lorsqu'il pleut.

Le faiseur de pluie creuse une tranchée dans la terre dure comme la roche à l'aide d'une hache antique. Sa forme évoque les organes génitaux féminins. Autour, il dispose douze pierres blanches rondes de tailles diverses. Entre elles, il place six pierres noires dont la forme et le volume rappellent une note de musique. Il s'assoit ensuite au bord de la tranchée et prend une pierre plate dans un sac, qu'il pose devant lui. Un serviteur lui offre un poulet dont il tranche la tête sur la pierre. Puis, il asperge « l'autel » du sang qui s'en écoule en chantant une étrange chanson, une mélodie , dont le rythme alterne entre lent et rapide.

mélodie dura deux heures, tandis qu'il déplaçait sans cesse les pierres. Le ciel demeurait d'un bleu désespéré. Soudain, les gens sentirent un courant d'air chaud pendant quelques secondes. Alors, le saint homme se redressa et,

les bras croisés, se tourna vers le ciel. Son assistant accéléra le rythme du tambour. Le vent se leva de nouveau, mais cette fois il souffla continuellement, tantôt plus fort, tantôt plus doucement.

Le saint homme sortit une corne d'antilope de sa poche et en tira une poudre qu'il jeta dans le fossé. Le vent soufflait en rafales de plus en plus violentes. À sa grande stupéfaction, l'auteur aperçut au loin un phallus tournant sur son axe ! Cette forme blanche, énorme, incommensurable, s'approchait, suivie d'épais nuages noirs. Elle suivait le lit asséché de la rivière et nous submergea en provoquant une averse torrentielle. En quelques instants, tout le paysage fut inondé : une rivière débordait à nos pieds. Les villageois, allongés à même le sol, étaient submergés par le déluge. Ils étaient immensément heureux de leur faiseur de pluie et de son œuvre.

Note – Oc, 214s.. – Pour les Kirdi , le cloaque d'une poule ressemble à l'orifice génital d'une femme. Le rite magique primitif – et peut-être le plus ancien – postule que le sang de poule ressemble au sang menstruel fertile et y est lié, selon la mentalité Kirdi . Dans cette perspective, on a des rapports sexuels avec la poule comme avec une femme. Au moment de l'orgasme masculin, le magicien coupe la tête de la poule et recueille le sang « fertile » – comprenez : porteur de fécondité – sur une pierre. Ainsi, asperger la terre confère cette fertilité. De cette manière, nous comprenons maintenant que le rite pour provoquer la pluie, qui consiste à couper la tête d'une poule afin que « l'autel » soit aspergé de son sang, est une partie essentielle de ce rite.

Dans une note de bas de page, Lantier affirme que les rapports sexuels avec une poule sont encore — son livre a été publié en 1972 — une coutume assez répandue dans certaines régions plus primitives d'Europe.

Note – 7 octobre – L'auteur déclare : « On dit parfois que la réalité dépasse l'imagination. Ce livre ne prétend pas réfuter cette affirmation. Pourtant, les histoires étonnantes que je relate sont vraies. J'ai généralement vécu moi-même les faits relatés. Dans les autres cas, mon texte s'appuie sur des témoignages incontestables. »

Note : Ces reportages nous éclairent sur ce que peuvent être réellement la « religion » et les « religions ». Ils peuvent être choquants. Mais ces reportages choquants sont préférables aux versions édulcorées qui flattent notre sensibilité occidentale mais sont loin de la réalité.

7.2.3. Métamorphose.

de la bibliothèque : *J. Lantier , La cité magique , Paris, 1972, 84s..*

L'auteur assiste à une enquête de droit coutumier près de Kinshasa (Congo). Un villageois a vu ses poules mourir les unes après les autres. Puis il a vu sa femme mourir « sans avoir jamais été malade ». Or, dans son village, un jeune homme s'est fait remarquer car il s'est transformé en sanglier . Plusieurs personnes ont aperçu le sanglier et ont reconnu le jeune homme. Elles sont là pour témoigner sous serment.

C'est du moins ainsi que l'auteur le comprend, car l'avocat ne plaide pas mais se contente d'exécuter quelques danses au son des cloches devant le tribunal.

Le juge interroge le magicien – comprenez : le jeune homme métamorphe – : il l'accuse d'avoir des yeux brillants.

Note – Chez les Bakongo de la région de Kinshasa, ce genre de magie est appelé « doki » : quiconque s'écarte des comportements tribaux ou claniques est un doki . C'est notamment le cas lorsqu'il s'agit de métamorphose. – Se fondant sur ce concept, le juge considère les yeux brillants comme un cas de « doki ». – Cette « preuve » suffit à condamner le jeune homme à payer la somme due pour les poulets et la femme, ainsi que celle correspondant au prix d'une caisse de bière pour le tribunal.

Remarque : Cet argument n'est guère convaincant, sauf au regard des principes du droit coutumier. L'argument suivant est plus convaincant.

Au Congo .

La police judiciaire de Kinshasa accuse un homme de s'être transformé en crocodile pour enlever un enfant. Il y a une dizaine d'années, cet homme, marié mais sans enfant, s'était adressé à un magicien renommé pour lui demander de lui donner un fils qu'il élèverait comme le sien. Le magicien avait accepté et lui avait donné une potion lui permettant de se métamorphoser en crocodile.

Sous cette apparence, l'homme descend dans le cours d'eau et suit une embarcation où se trouve un enfant de six ans. Pour uriner, l'enfant se déplace jusqu'au fond de l'embarcation. Le « crocodile » le laisse tomber à l'eau, le saisit et l'emporte au village. L'homme reprend alors forme humaine et demande à sa femme de se comporter désormais comme la mère de l'enfant.

Il y aura un processus de .

Toutes les personnes impliquées reconnaissent la réalité des faits. C'est le cas de l'adolescent, aujourd'hui âgé de seize ans, qui se souvient parfaitement des circonstances de son enlèvement. Le tribunal de Kinshasa condamne l'homme à restituer son fils à sa famille, à verser d'importantes indemnités et à payer une lourde amende .

Dans ses considérations, le tribunal affirme avec force que l'homme s'est véritablement transformé en crocodile pour commettre son crime.

Note ... – Oc, 82s... – L'auteur explique la vision de l'humanité des Bakongo .

1. Les aspects normaux . -

a. « Je suis ». Il s'agit de l'âme en tant qu'elle est indépendante du corps et qu'elle survit à la mort.

b. Âme clairvoyante. - Tout comme les plantes magiques, les médicaments et les drogues « ressentent », l'âme « ressent ».

c. Âme décisive, appelée « ndwenga ». – L'âme unie au totem (chose, plante, animal qui assure la protection) est capable de calcul et de ruse. Son siège se situe dans la tête.

2. Les aspects supranormaux .

Pour ces deux-là.

a. L'âme, en tant que « yembo », située dans la moelle épinière à la base des vertèbres cervicales et s'étendant jusqu'aux oreilles, aux yeux, aux épaules et juste avant l'estomac, « voit » tout ce qui est un danger invisible, réagit avec peur mais déploie des forces vitales accrues.

b . L'âme en tant que « kasasa », située dans la glabella (entre les sourcils) et s'étendant en « antennes » invisibles en forme de corne, est clairvoyante : elle « voit » en elle-même et chez les autres et « voit » l'avenir.

Le yembo peut être pratiqué par l'initiation.

Le kasasa , généralement peu développé, se rencontre chez les personnes qui parlent sans réfléchir et qui sont souvent mal intentionnées. Certains, grâce à une initiation plus poussée, peuvent maîtriser le kasasa et acquérir un grand pouvoir. Ils devinent les pensées d'autrui et les contraignent à agir selon leur volonté. Les diseurs de bonne aventure, les magiciens et les chasseurs de sorcières semblent posséder ce don.

La capacité à changer de forme appartient à cette dernière catégorie.

7.2.4. Jet de lots .

Bibl.st. :

- S. Hutin, *Techniques d'envoûtement* , Paris, 1971 ;
- L. Bémard d' ignis , *Traité du désenvoûtement et du contre-envoûtement* , Rennes, 2002. - En guise d' introduction quoi suit .

Magie (sorcellerie)/sorcellerie.

Si l'on se réfère à S. Greenwood, *Magic and Witchcraft (An illustrated historical account of spiritual worlds)* , Utrecht, 2002 (ou : *The Encyclopedia of Magic and Si l'on en croit Witchcraft* (2001), la « magie » désigne l'aspect « spirituel » de toute chose. L'« esprit » serait ici assimilé à la « force vitale » (concept dynamique fondamental). Dans Oc, p. 122, il est souligné que les « forces spirituelles » sont neutres en elles-mêmes, mais peuvent être utilisées à des fins bénéfiques comme néfastes. Le mauvais usage serait alors qualifié de « sorcellerie ». Cependant, considérons l'un des plus grands succès de la sorcellerie : le tirage au sort.

Définition.

En tout cas, l'autosuggestion sous la forme d'un « sentiment d'envoûtement » ne correspond pas à la définition stricte. Hutin définissait le « coup du destin » comme « l'emprise d'une personnalité forte sur une personnalité faible » (dans le domaine de la force vitale). Cette définition suppose notamment que la victime y croit et en ait conscience.

Après avoir lu Bernard d'Ignis, il admet que le concept de « coup du destin » s'applique aussi à ceux qui n'en ont pas conscience et n'y croient même pas. Ainsi, Bernard d'Ignis inclut également dans ce concept la « mémoire des murs » (qui, même après des siècles, irradient encore les énergies nocives d'un mal occulte passé) ou les énergies nocives d'un paysage. L'incantation du coup du destin est alors la pratique magique permettant d'annuler un destin jeté .

Caractéristiques .

Bernard d'Ignis propose des listes qui expriment un critère permettant de distinguer un coup du sort du reste de la réalité. Nous les résumons et les organisons différemment.

1. Perte d'énergie .

L'effet ultime est, bien sûr, la privation de vitalité. – Une fatigue « sans raison apparente ». Le matin, on est déjà épuisé. On discute quelques minutes

avec quelqu'un : au cours de cette conversation, on est tellement fatigué qu'on cherche un transat au plus vite.

2.1. Désespoir de toutes sortes .

On n'en peut plus. Et on en redemande sans cesse. La peur nous submerge. Les cauchemars perturbent notre sommeil, déjà très agité même sans eux.

2.2. Isolement .

Votre entourage vous évite. Famille, collègues, amis semblent vous fuir. Même les inconnus développent une aversion quasi immédiate à votre égard. Les animaux aussi réagissent négativement.

2.3. Dégoût .

La victime développe des attitudes négatives envers son environnement : ses colocataires, les personnes du sexe opposé ou du même sexe, et les inconnus avec qui elle vit ou travaille lui paraissent étouffants ou répugnants. Cela peut dégénérer en accès de rage.

2.4. Problèmes financiers.

Généralement, les victimes subissent également des pannes (ordinateurs et tout appareil électrique, mais aussi voitures et autres équipements, ne fonctionnent plus ou presque plus). Les accidents « sans cause apparente » sont inhabituels. Le chiffre d'affaires chute anormalement malgré les efforts déployés. Des personnes se blessent de manière inexplicable.

2.5. Problèmes physiques .

On éprouve un rhume étrange. On ressent une boule inhabituelle dans la gorge ou l'estomac. Des maux de tête spécifiques sont source de tourments. Par moments, on se sent suffoquant, de jour comme de nuit. On ressent d'étranges fourmillements dans certaines parties du corps. On a des nausées et des vertiges. Parfois, on souffre de troubles digestifs inhabituels.

3. Phénomènes extrahumains

Les animaux, y compris les animaux de compagnie et les peluches, réagissent de manière étrange. Les lumières électriques et tous les équipements présentent un comportement imprévisible et inhabituel, à tel point que le spécialiste appelé « ne trouve rien » et repart en secouant la tête.

Par moments, on a la sensation d'une présence, d'un groupe, derrière soi, qui exerce une pression sur le dos. Des formes ou des courants semblent traverser différentes parties du corps.

Bernard D'ignis affirme qu'aucun des « phénomènes » énumérés n'est suffisant en soi, et que seule l'accumulation des caractéristiques listées – plus elles sont nombreuses, mieux c'est – permet d'affirmer avec certitude l'existence d'un coup du sort. Car le diagnostic est une tâche très ardue, avec le risque – toujours présent – de se tromper (surtout si l'on tient compte de l'autosuggestion).

7.2.5. Croyance en la « magie ».

Bible st. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 199/209 (*Amulettes et gris-gris*).

L'utilisation d'« amulettes », objets censés porter chance et éloigner la malchance, repose généralement sur le dynamisme, une croyance en la force vitale. Mais la réalité est plus complexe.

Le rôle de l'amulette apparaît clairement en Afrique islamisée, notamment sous la forme du maraboutage . Dans les pays d'islam noir, en particulier au Sénégal, la religion est à la fois islamique et africaine noire. L'homme du peuple trouve réconfort et apaisement dans l'amulette.

L'islam ne possède pas de prêtres comme hommes saints, à l'instar du catholicisme par exemple, mais plutôt – du moins dans certaines traditions islamiques anciennes – des magiciens que l' on peut comparer aux magiciens d'Afrique subsaharienne , généralement des « marabouts ». Dans la majeure partie de l'Afrique subsaharienne, on trouve des marabouts vendant ou échangeant toutes sortes de « gris-gris » avec les populations noires. Ces objets sacrés sont généralement fabriqués à partir d'une vessie en cuir ou en peau animale, contenant des morceaux de papier sur lesquels sont inscrits des versets du Coran. Souvent, on se contente de vieux morceaux de papier en écriture arabe. « Ce qui, semble-t-il, revient au même. »

Modèle . – L'auteur connaissait un chauffeur nommé Ours Paul à Fort-Lamy . Il ne savait pas conduire, mais il avait acheté un permis de conduire qu'il portait autour du cou avec d'autres papiers et amulettes.

L'auteur. – Un jour, j'ai vu Paul, notre cher , acheter un journal arabe vieux de cinq ans au marché de Fort- Lamy . – « Qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ? » – « Ça ? C'est du gri-gri . » – « Du gri-gri ? Comment ça ? » – « Ce qui est écrit dessus sert à faire du gri-gri par marabout . » – « Et pourquoi l'as-tu acheté ? » – « Ma femme couche avec d'autres hommes quand je ne suis pas là et elle me transmet une maladie de femme. Je vais mettre le journal sous le

tapis de ma femme. » – « Mais ta femme verra sûrement le journal quand elle prendra le tapis. »

notre Paul répondit ainsi, une réponse qui, à mon avis, vaut mieux qu'une longue explication philosophique : « C'est au moment où ma femme verra le journal que la magie opèrera. En le lisant, elle reconnaîtra l'écriture du gri-gri et sera effrayée. Elle ne m'obéira plus, mais elle obéira au gri-gri . »

Notre Paul m'a paru être un excellent juge de caractère. J'ai également posé d'autres questions : « Le gris-gris que vous possédez, est-ce un porte-bonheur pour vous ou pour les autres ? » – « C'est parce que les autres, en le voyant, comprennent qu'il est magique. Ils le reconnaissent. À partir de ce moment-là, ou ont-ils été contraints de faire ce que je leur demande ? » « Et les personnes âgées décédées, le reconnaissent-elles aussi ? »

« Les anciens qui sont morts, et les esprits ! » Notre Paul me montra une sorte de boîte à tabac qu'il portait autour du cou. Plusieurs morceaux de fer y étaient attachés. Je lui demandai ce que cela signifiait : « Ça ? Ça fait partie de la qualité du fétiche de Sara. C'est comme ça que je sais que je suis Saragambaye et que ce n'est pas un mauvais esprit, pas de "boum boum" dans la tête. »

Note – Les Sara sont un peuple vivant à l'extrême sud du Tchad et au nord de la République centrafricaine. Ils se divisent en plusieurs sous-groupes, ce qui explique pourquoi notre Paul se dit Sara- Gambaye . Bien que l'islam entraîne des conversions, les Sara restent très attachés à leur religion.

Mythe.

Nouba est l'Être Suprême. Il a fondé l'univers. Sou et Loa , les frères jumeaux, sont respectivement le héros culturel et le dieu du ciel et du tonnerre. Le chef du village (« Mbang »), assisté par le conseil des anciens, possède les pouvoirs rituels et est responsable de l'initiation (« yondo »).

Note – Il est clair que Lantier , en tant que sceptique, s'appuie sur l'explication psychologique d'Ours-Paul pour insinuer que la « magie » relève de la croyance subjective. Ce n'est là qu'un aspect de la vérité. Puisque la croyance fondamentale est précisément une conviction qui privilégie et perçoit la force vitale – qui est à la base de la magie – comme une réalité objective, il est possible qu'un effet secondaire, tel que décrit par Ours- Paul, soit présent. Même dans cet effet secondaire, la croyance originelle demeure reconnaissable.

7.2.6. Une sorcière.

J. Durand , *Les sorciers* , Pont-Saint-Esprit, 1990, présente une série d'échantillons du monde des sorcières du Languedoc , des Cévennes , Vivarais , le Velay , en Auvergne, alors appelée Haute-Provence. Selon Durand , rationaliste sceptique, il n'y a aucun doute : les sorcières étaient en grande majorité des femmes.

Un modèle.

Catherine Peyretone , « la sorcière de Montpezat », prétendait avoir eu des relations sexuelles avec « le Lièvre Noir ». L'identité de cette créature mythique reste un mystère. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'elle ressentait la présence d'un esprit – ou peut-être plusieurs à la fois – qui l'excitait sexuellement.

Dynamisme.

Un fait est historiquement certain : Catherine possédait des dons surnaturels. Puisque son « don » était principalement malveillant, elle a semé la peur (justifiée ou non) chez les gens pendant trois décennies. Vivarais . Elle fut arrêtée le 25 septembre 1519 avec les conséquences de celle-ci (oc, 63/71).

Note – Comparez cette copule « lièvre/femme » avec celle qu'Hérodote mentionne chez Mendès (« cerf/femme »).

Comparaison

de la bibliothèque : WB Kristensen , *Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions*, Amsterdam, 1947, 201/229 (*La conception antique de la servitude*). – Dans la Rome antique, les esclaves – hommes et femmes – représentaient visiblement les divinités des enfers. Ils étaient ainsi considérés comme les dispensateurs de vie et de richesse au sein de la famille .

La nature sacrée.

La sainteté des esclaves femmes était égale à celle des esclaves hommes. Mais elles incarnaient en particulier le « mystère » (comprendre : l'irruption du sacré dans le monde) de l'ascension de la vie qu'elles contribuaient à réaliser. De ce fait, elles devenaient les servantes de Junon, déesse de la conception et de l'accouchement, et simultanément de la déesse elle-même.

Vesta (le nom de Terra Mater, la Terre Mère).

Feriae Ancillarym . – La célébration des servantes le 7 juillet en l'honneur de Junon Caprotina (littéralement : Junon à l'âme de chèvre) se déroulait comme suit. Sous la conduite d'une autre esclave, les femmes, vêtues comme les matrones (femmes de haut rang), quittaient la ville et offraient un sacrifice à Junon sous un figuier sauvage surnommé « caprificus », signifiant bouc. La sève de cet arbre, appelée « lac » (lait), qui, sous cette forme, constituait le sperme sacré, était mêlée à l'offrande des femmes sacrifiées, considérées comme des « chèvres », symboles de fécondation. Ce rite comprenait également une sorte de combat de pierres et ce que les Grecs anciens appelaient « aischrologia » – des conversations érotiques. Une pratique courante lors des célébrations féminines en l'honneur de la Déesse Terre, protectrice de la procréation.

Remarque : Il est évident que le couple « animal mâle/femme sacrée » - demeure inchangé à travers les siècles. L'animal mâle représente en lui-même la capacité de féconder et, dans un contexte sacré, une divinité masculine qui se manifestait visiblement en lui et unissait sa force vitale à celle de l'animal. Il s'agit là encore d'une question de dynamisme, mais au niveau culturel des religions « païennes », qui ne connaissaient fondamentalement d'autre force vitale que celle des plantes (y compris leurs esprits), des animaux et des humains.

On se contentait des moyens du bord. En tant que personne moderne, et a fortiori en tant que croyant, on peut mépriser de tels rites, les condamnant comme démoniaques ou sataniques, mais seulement en reconnaissant que l'humanité prébiblique et prémoderne « ne connaissait rien de mieux ». Pour cette humanité, la nature était avant tout un « mystère », c'est-à-dire une présence visible de forces vitales sacrées et d'êtres de toutes sortes qui, si on les traitait correctement, pouvaient agir de manière salvatrice à travers des rites témoignant d'une proximité extraordinaire avec la nature.

7.3. Mythes, dieux et symbolisme

7.3.1. Le serpent mythique.

de la bibliothèque : *B. Tanghe , Le serpent chez les Ngbandi , Bruxelles, 1919.*

Les Ngbandi , également appelés Mbatî , sont des tribus du nord de ce qui était alors le Congo belge. L'auteur connaissait exceptionnellement bien leur culture, comme peuvent l'être les missionnaires après avoir vécu sur place pendant des décennies.

Le serpent.

Le 15 mai 1912, le missionnaire se trouva face à un serpent épais de plus de quatre mètres de long, que les habitants, avec son aide, ne parvinrent à tuer que le 19 mai 1912. Mais alors, tout bascula. Ginga , le cuisinier qui avait porté le coup fatal, se mit à pleurer et à délirer comme un fou. Un autre garçon s'écria : « Tais-toi, c'est un serpent ! » Soudain, Ginga s'arrêta et reprit d'une voix calme et posée : « Je suis jumeau , et c'est pourquoi je suis un serpent. Je viens de tuer mon frère. Si je n'avais pas pleuré, je serais tombé malade. Maintenant que j'ai pleuré, je suis en paix. »

Le rite de deuil .

Le lendemain, Kumba , la sœur jumelle de Ginga , arriva avec son époux ; elle aussi était un serpent. Dans un petit sac de feuilles, elle avait des restes de bois de mbio rouge . Elle en prit un peu et traça une large ligne à l'intérieur des deux bras de Ginga, du poignet aux épaules. Ginga fit de même sur elle. Ensuite, ils prirent le reste du bois de mbio et le répandirent sur la peau du serpent, qui séchait au soleil. La croyance veut que si ce rite n'est pas accompli, la maladie et la mort sont à prévoir.

La raison .

Seuls les jumeaux et certains individus isolés, dans la mesure où ils sont liés à des jumeaux, sont vénérés comme des serpents. L'auteur a tenté par tous les moyens d'en connaître la raison auprès des habitants, mais la réponse était généralement : « Nous ne savons pas. Dieu l'a dit à nos ancêtres. »

L'étendue .

Le culte du serpent régit toutes les autres coutumes et pratiques au sein des familles et dans la vie publique du village.

'Dieu' .

Gaso , un notable Ngonda , dit : « Votre Dieu est à l'église — il désigna la chapelle — ; chez nous, le serpent est ce que Dieu est pour vous. » Une mère de jumeaux dit : « Ignorez-vous que le serpent est le Toro (Esprit Suprême) des Ngbandi ? Les Mbanza et les Ngbugbu ont leur Ngakola et les Banziri leur hippopotame comme Toro. Chez les Ngbandi, on ne trouve d'autre Toro que le serpent. »

L'histoire biblique .

Le récit biblique des origines présente le serpent comme une manifestation

du diable (d'après l'auteur). « On m'a demandé dix fois de suite si le serpent était vraiment si mauvais et si Dieu était réellement plus fort que lui. »

force **vitale**

Quiconque vénère le serpent jouit de sa force vitale suprême, capable d'éloigner tous les malheurs. – Or, ceci est vrai. La dibère est la cendre sacrée la plus extraordinaire, dont tous les fétichistes connaissent les effets. Pourtant, un jumeau fut tué par une dibère . La raison : son père avait trop tardé à rembourser ses dettes à un notable du village. Lassé d'attendre, ce dibère se cacha sous l'auvent de la maison paternelle, entraînant la mort du jumeau .

Rêves.

Le serpent et les jumeaux s'échangent régulièrement des messages en rêve. Ces messages sont des ordres sévères. S'ils ne sont pas exécutés, le jumeau mourra ou le serpent tuera d'autres personnes. Mais quiconque interprète un faux message onirique s'expose à la morsure du serpent des champs.

L'auteur.

Les caprices des personnes hystériques, surtout des femmes , et des fumeurs de chanvre donnent lieu aux inspirations les plus absurdes. Par exemple : le serpent voudrait qu'on plante deux ngbu au lieu de nduru , comme arbres jumeaux . Ou encore : les enfants n'avaient pas le droit de téter du lait, mais devaient manger des œufs et boire du vin de banane. Résultat : les deux enfants moururent peu après. De plus : le serpent désigne un homme qui devait aller pêcher le lendemain et qui devait y prendre deux gros poissons. L'homme monta dans la pirogue, vénéra le serpent, jeta son filet et attrapa, parmi tant d'autres, deux gros poissons.

Voilà qui nous éclaire sur ce que peut signifier, dans le cadre conceptuel d'une culture primitive, un animal mythique dont la présence visible et tangible se retrouve chez les animaux biologiques.

7.3.2. Ancêtres .

Rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972, 40ss..

L'auteur se retrouve au pays des Fali , dans les monts Tinguélin . On raconte que les ancêtres s'y déplacent lors des pleines lunes. Il demande au chef du village s'il peut assister à un tel événement. Le chef lui répond qu'il doit « faire appel à la magie » pour cela. Moyennant une somme convenable,

un magicien accepte. Il s'aventure dans la nature sauvage pour rassembler les substances conférant l'invisibilité – invisibilité nécessaire pour voir les ancêtres se déplacer lors des pleines lunes – car il doit préparer un mélange d'herbes (contenant notamment deux yeux arrachés à la tête d'un singe vivant, de l'urine de chienne, etc.). Deux jours plus tard, tout est prêt.

Le chef du village, l'auteur et le magicien burent la potion qui rend invisible. « J'ai pris environ trois cuillères à soupe d'une mixture verte et visqueuse. (...) Une légère ivresse m'envahit, suivie d'une sorte de paralysie. »

Au signe du magicien, le chef du village demanda à le suivre dans l'enclos familial, jusqu'à la hutte des ancêtres, un lieu sacré simple et conique, creusé dans la terre rouge durcie. Un tressage d'osier, placé devant l'entrée, fut soulevé. À la lueur d'une lampe à pétrole, un tas de pierres apparut. Dans le passage menant à ce tas, se trouvaient une offrande de sotghum et une chose lumineuse et sale, de la taille d'un poing, qui semblait poilue. Lorsque l'auteur demanda ce que c'était, la réponse fusa : « Ça ? C'est un fétiche ! »

Ils s'assirent devant l'entrée de la hutte. La lampe à l'intérieur éclairait faiblement le tas de pierres. Ils restèrent assis ainsi longtemps. Le chef du village fixait intensément le tas de pierres . « Quand deviendrons-nous invisibles ? » demanda-t-il en leur faisant signe de se taire.

Tout près, des singes criaient et on entendait leurs galops. Le long silence qui suivit ne fut interrompu que par un sifflement qui semblait provenir d'un serpent rampant tout près de nous. Une hyène se mit à rire.

Le chef du village, qui continuait de contempler le tas de pierres à la lumière, m'invita à y jeter un coup d'œil. Il semblait profondément impressionné. L'auteur, quant à lui, éprouva – sans en comprendre la raison – une peur indéfinissable. « Je n'avais absolument aucune raison d'éprouver un tel malaise, car je ne croyais pas un mot de cette histoire des pierres. »

Soudain, le silence fut rompu par d'étranges bruits. « On aurait juré que des pierres tombaient sur ces rochers devant nous. J'ai observé attentivement ce que je pouvais distinguer. Les rochers bougeaient et s'entrechoquaient comme s'ils étaient secoués. J'ai examiné la scène avec attention : j'ai clairement entendu le bruit des rochers qui s'entrechoquaient. J'en ai vu plusieurs se soulever lentement, se retourner brusquement et retomber lourdement. » « C'est fini. Il faut partir vite. » Ainsi parla le chef du village.

Sur ce, lui et l'auteur se retrouvèrent près d'un feu, à l'extérieur de l'enclos.

Le magicien était parti . La vie nocturne du village reprit son cours habituel. Toute émotion avait disparu de son esprit. L'auteur s'ennuyait. D'abord, il n'osa pas le dire. Un peu plus tard, il y parvint : « Tu m'avais dit que nous serions invisibles, mais c'était faux ! » Ce à quoi on lui répondit : « Et pourtant, si ! Nous étions invisibles ! »

Je me souviens en effet, tandis que les pavés dansaient, qu'il me sembla pendant quelques instants que le chef du village n'était plus présent à mes côtés.

Note – L'auteur raconte cette histoire à un capitaine français qui était médecin au fort Lamy, au Tchad . L'officier éclata de rire : « Ils vous ont joué un tour ! Pour vous soutirer de l'argent. Ces deux coquins vous ont fait boire une substance hallucinogène et vous avez cru voir les pierres danser. Il est aussi possible qu'ils aient creusé une ouverture derrière la hutte et que quelqu'un soit venu secouer les pierres avec un bâton. » L'auteur : « J'avoue avoir eu honte de ma naïveté pendant plusieurs jours. Ma surprise fut encore plus grande lorsque j'appris que le capitaine-médecin n'avait jamais mis les pieds au pays des Fali . »

7.3.3. Dieu.

rue de la bibliothèque : L.-V. Thomas/R. Luneau, *Les sages dépossédés* (*Univers magiques d'Afrique noire*) , Paris, 1977, 132/169 (*L'homme et la divinité*).

Lantier nous a présenté une image des faits « sacrés » africains. Il l'a fait en se basant sur son axiématique positiviste, qui considère l'humanité et ses religions comme évoluant de ce qu'il appelle « le stade magique (primitif) » à travers « le stade métaphysique » (qui se dissout en concepts vagues) jusqu'au « stade positif (à comprendre : scientifique naturel) ».

Par conséquent, sa perspective est fortement limitée, car les trois étapes sont en réalité présentes simultanément, quoique avec des accents différents. Sa préférence pour la dimension sexuelle de la magie coïncide avec une tendance à l'émancipation sexuelle. Mais son témoignage oculaire est d'une grande valeur, notamment parce qu'il est un sceptique radical et considère donc l'extra- et le surnaturel comme aussi impossibles que possible. Même lorsqu'il voit de ses propres yeux ce que la science positive ne peut aujourd'hui « expliquer » avec certitude, il ne dévie pas d'un iota de son scepticisme.

Considérons maintenant ce que Lantier perçoit à peine, à savoir le concept

d'« Être suprême » en Afrique noire. « L'Africain voit dans tout ce que ses sens perçoivent comme donné quelque chose d'autre que ce qu'il voit. » (*R. Bastide, Religions agraires et structures de civilisation* , dans : *Présence africaine* 66 (1968)).

Le cours normal des affaires .

Oc, 166. – De nombreux rites sont accomplis sans mention de Dieu. Toutes les sécheresses ne sont pas dramatiques, par exemple, et ainsi, dans le cours ordinaire des jours, l'Africain situe les événements dans le flux courant des choses, ce qui rend visibles les esprits – le dieu de second rang aujourd'hui, les ancêtres et les esprits de la nature – comme une évidence quasi immédiate. Les récits de Lantier l'ont amplement démontré.

Le déroulement inhabituel des événements

Pour l'Africain, le fondement même est l'ordre établi des choses et des événements. Le cours ordinaire des choses relève de cet ordre. Cependant, lorsqu'il est perturbé de manière excessive, une sorte d'Être suprême émerge, et apparaît comme la raison principale de ce qui se produit.

Lorsqu'on souhaite résumer l'exposé érudit de l'auteur, une chose apparaît clairement : les noms donnés à l'Être suprême (lorsqu'il en est nommé) varient considérablement, reflétant les spécificités culturelles. Un berger parle de « Dieu » différemment d'un agriculteur ou d'un éleveur. Mais, pour les plus sceptiques, il faut comprendre que l'essence transcendante de l'Être suprême est fondamentalement la même partout.

Bien qu'il semble (certains érudits le soulignent) que « Dieu » – qu'il ne faut pas confondre avec le Dieu de la Bible – présente des caractéristiques paradoxales parfois prises pour des contradictions, il est tantôt nommé, tantôt il est affirmé qu'aucun nom ne lui est attribué.

Remarque : Cela signifie que si les noms ne trahissent pas l'essence de « Dieu », ils peuvent exister, et que si les noms trahissent cette même essence, ils doivent rester absents. C'est un paradoxe, mais pas une contradiction.

Tantôt « Dieu » est loin des hommes (on pourrait alors le qualifier de « deus otiosus » [divinité en vacances]) ; tantôt il est plus proche de la vie que tout ce qui est visible et tangible. On rencontre ainsi des « opposés » similaires dans le discours sur « Dieu ».

Sans égal .

Une caractéristique prédomine : « Dieu » est sans égal. Il est comparable, mais jamais égalé.

Un modèle (oc, 159).

Les Mosi l'expriment ainsi. - An yiid Qui surpasse Dieu ? - An toê né Wëndé (Qui peut vaincre Dieu ?) - An tög Wëndé (Qui est plus puissant que Dieu ?). - Un kêm Wëndé (Qui est plus vieux que Dieu ?). - An gê né Wëndé (Qui demeure habituellement avec Dieu ?). - Wënnam m'mi (Dieu le sait). - Saw être Wëndé (Tout est en Dieu). - C'est tout Wëndé (Ne regarde pas Dieu dans les yeux). - Da pêlg Wëndé (Ne vous approchez pas de Dieu). Sidbé Wënné (La vérité est en Dieu). - Sid bé Wëndé (La vérité est avec Dieu).

Comme A. Hampaté Ba, *Aspects de la civilisation africaine*, dans : *Présence africaine* 1972, dit : « Pour les sociétés traditionnelles, le principe de toute véritable perspicacité (...) vient toujours d'en haut ».

7.3.4. Du masque au masque sacré.

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 195ss..

L'auteur assiste à une consécration privée d'un masque à Diosso, un village près de Pointe-Noire (Congo-Brazzaville). La hutte rectangulaire regorge d'objets divers, dont le socle du magicien. Plusieurs hommes et une femme, vêtus de façon assez ordinaire, sont présents. Le saint homme, le torse nu, est paré d'une surprenante collection d'objets magiques. Il s'assoit au milieu d'une conversation banale.

Au signal d'une personne présente, il se lève et prend dans un coin plusieurs paniers et objets qu'il place devant lui. Sur un bloc, il pose un - masque orné de figures géométriques. D'un sac, il sort un fétiche (un objet chargé de pouvoir magique) auquel étaient attachés des morceaux de métal, des clous, des morceaux de clés, etc.

La femme se déshabille et entonne une mélodie d'une voix perçante, qu'elle chante jusqu'à la fin du morceau.

Le saint homme place le masque sur le fétiche. Il tire d'un panier un serpent à l'air endormi et le saisit par la tête. Lentement, celui-ci s'enroule autour de son bras. Tout en tenant le serpent au-dessus de lui, le bras tendu, il secoue trois fois un panier rempli d'objets tintinnabulants. Le serpent se déroule. Il le saisit à deux mains et le fait s'enrouler autour du masque. L'animal accomplit le rituel avec apathie. C'est ainsi que le Lantier apparaît.

La femme chante, ou plutôt pleure, en balançant ses hanches, en faisant des gestes et en frappant des mains.

Le saint homme sort une corne tronquée dans laquelle il jette de la poudre. Il secoue la corne comme on lance un dé. Il la porte à ses lèvres, se penche sur le masque et, soufflant trois fois, projette la poudre sur le masque.

La femme s'arrête brusquement. – Le magicien place le serpent, la corne et le fétiche dans leurs paniers respectifs et pose le masque sur le bloc.

De retour à Pointe-Noire, Lantier s'étonne de l'absence de Dan Sen. On lui explique que le masque n'est pas destiné à un usage collectif, mais qu'il a été commandé par l'un des hommes présents : deux de ses enfants sont décédés à peu d'intervalle, et il demande une incantation pour conjurer le mauvais sort.

Axiomatique

O. c., 154. – Lantier remarque que, dans le cadre d'un tel événement magique, les choses données ont leur place et que la création d'une chose nouvelle perturbe l'ordre établi. Dès lors, s'adresser aux ancêtres, et plus particulièrement à l'ancêtre fondateur, est avant tout un devoir. On souhaite savoir si ce que l'on s'apprête à créer leur plaît, ou si l'on souhaite même leur imposer cette création.

Conséquence : toute création est un rite entièrement adressé aux « esprits » pour les persuader et qui fournit au processus les garanties nécessaires et suffisantes.

Conséquence : la construction des villes, des villages, des huttes, leur emplacement, la fabrication des outils, tout cela est régi par des règles parfois très complexes qui, soit dit en passant, présentent une grande variété à travers le monde.

Note – Th. P. van Baaren , **Doolhof der goden **, Amsterdam, 1960, définit le masque sacré comme un couvre-visage portant généralement les traits d'esprits ou de divinités qui « apparaissent » à travers le masque, étant visiblement et tangiblement présents. La danse des masques représente alors des êtres divins, ou du moins des êtres supérieurs, à l'aide de masques sacrés.

fait Lantier de l'extérieur soulève la question des processus et des

présences que recèlent l'homme saint, la femme sainte chantante, le serpent sacré, les objets consacrés et les participants. Ce qui est magiquement certain, c'est que le masque, une fois consacré, émet une nouvelle force vitale, ou « mana », qui se manifeste au sein de la famille de l'homme qui commande le masque et dont les enfants sont morts à un intervalle étonnamment court.

Cette force vitale est celle du magicien lui-même, de ses objets sacrés, mais aussi et surtout – comme l'affirme van Baaren – celle de l'ancêtre fondateur et des âmes ancestrales, des esprits liés à ces êtres, etc. Comprendre cela, c'est saisir le « saint » ou le « sacré » qui se cache au cœur et au-delà de tout ce qui est extérieur. Alors seulement, on comprend ce qui se passe réellement. Alors seulement, on atteint une véritable érudition religieuse qui perce les apparences.

7.3.5. La Déesse Mère.

Ème. van Baaren , **Doolhof der goden** (*Inleiding tot de vergelijkende religiewetenschap*) , Amsterdam, 1960, 24/30, parle de « la popularité de la Déesse Mère » comme d'un fait indéniable :

« La Déesse Mère occupe une place légitime dans presque toutes les religions » (oc, 29). Mais dans les religions du Livre (l'Ancien Testament, le Nouveau Testament et le Coran), elle est officiellement interdite.

Nous nous arrêtons un instant pour considérer une religion de la Déesse Mère qui est encore florissante aujourd'hui, à savoir en Inde. - R. Lohman, *Voorbij het bewuste* (*Journal d'un prêtre-yogi*), Utrecht, 1969, 109, écrit ce qui suit.

Pondichéry, 12.11.1968. - C'est toujours et partout « le « Mère », mais cela peut signifier deux choses. Tout d'abord – et c'est une croyance profondément ancrée dans l'hindouisme – « la « Mère -Dieu », l'Énergie Divine, le divin primordial sous l'aspect de la Mère. Aurobindo en est imprégné.

Et puis, de plus, il y a « le Mère » de quatre-vingt-onze ans, une sorte de personnification ou d'incarnation de la Maternité Divine ».

La shakti (shakti). - J. Bleeker, *De Moedergodin in de oudheid* , La Haye, 1960, parle des anciennes Déeses Mères mais consacre néanmoins un texte (oc, 126/136) à Lakshmi et Kali.

L'Inde possède une trinité de dieux masculins – différente de la Trinité chrétienne, bien sûr – à savoir Brahma, Shiva et Vishnu . Chacun d'eux a une déesse comme source d'énergie, une « shakti ». Ainsi, Shiva a Kali comme shakti , qui , par sa magie, confère et détruit la force vitale – également appelée « shakti » (*remarque* : une fois encore, l'harmonie des contraires). Elle porte autant de noms que de rôles qu'elle joue avec sa shakti ou énergie : Durga (l'Exaltée), Kumari (la Vierge), etc. De même, Vishnu a Lakshmi comme épouse et énergie féminine : « La Shakti représente le pouvoir créateur – magique , érotique, rituel – comme une influence de la divinité rayonnant dans le monde » (oc, 130).

Bleeker ajoute que « de nombreux dieux ont une Shakti comme compagne ».

Remarque – Nous retrouvons ici l'étrange constat selon lequel l'énergie masculine ne peut véritablement « agir sans l'énergie féminine ». Car si Bleeker parle de « compagnon », il n'en dit pas assez : « compagnon énergétique » rendrait pleinement compte de la réalité.

La Kumari népalaise .

Il s'agit d'un cas de théologie politique. – Il y a déjà eu beaucoup de discussions sur ce que *M.-G. Boulanger, en tant que journaliste, tente de dépeindre dans *Le regard de la kumari** (**Le secret des enfants-dieux du Népal**), Paris, 2001. – La kumari est une petite fille qui représente visiblement la Shakti Kali- Durga en vertu d'un rite qui est resté jusqu'ici très mystérieux.

Un mythe — le mythe étant le texte approprié pour exprimer un « mystère » (une intervention du sacré dans notre monde) — décrit : « (...). La Shakti a mille bras, mille têtes. Elle est assise sur le trône. Elle est furieuse. – Le souverain lui offre des boissons alcoolisées, des stimulants et différentes sortes de viande. – La Shakti boit et est disposée à aider le souverain ».

On comprend le mythe qui décrit le rite comme une possession par la déesse mère Kal- Durga : sans shakti , une énergie féminine, transmise par une jeune fille choisie (la sélection obéit à des normes sacrées), le souverain peut certes régner, mais il lui manque « la touche finale » qui confère la sainteté typiquement féminine et assure le succès total.

Le souverain représente une divinité masculine ou une autre ; la petite Kumari, la Déesse Mère. – Un élément érotique distinct semble présent – d'après ce qui a filtré du rite d'intronisation. – Ce qui, compte tenu des axiomes

païens qui régissent une telle religion, ne laisse aucun doute. Rappelons ce qui précède.

Remarque – Ceci nous amène à une conclusion qui soulève simultanément une question : qu'est-ce qui, chez la femme, dans sa force vitale, dans son influence si particulière, fait que, partout dans le monde – hormis dans les religions juive, chrétienne et islamique – la femme, son énergie et son influence sont systématiquement érigées en fondement d'une sainteté traditionnellement masculine ? Imaginez : au Népal, un roi ne règne que grâce à une petite fille – certes, incarnation visible d'une Déesse Mère de haut rang – une enfant, qui plus est (même si elle se conforme aux normes religieuses) ! Car ce que nous appelons « le sacré » recèle des aspects qui restent néanmoins très difficiles à appréhender pour notre pensée occidentale.

7.3.6. La danse Argia

rue de la bibliothèque : Cl. Gallini, *La danse de l' argia (Fête et guérison en Sardaigne)*, Verdier, 1988.

L'auteur est un anthropologue culturel. - Le sujet principal est la piquûre occasionnelle d'insecte (du *Latrodectus*) . *Tredecimguttatus* . Cette affection est très difficile à soigner et, de surcroît, très douloureuse. Il est généralement admis qu'elle ne relève pas d'un simple phénomène biologique. Le médecin peut traiter l'aspect naturel, mais non l'aspect occulte.

Argia . – Littéralement « multicolores ». – Les Sardes affirment que les argia sont des « âmes damnées », des défunts ayant mené une vie sans scrupules. Il arrive qu'une ou plusieurs de ces argia « habitent » un insecte. Quiconque est donc piqué accidentellement par un tel insecte subit d'abord un processus biologique, mais partage également la force vitale très nocive d'une ou plusieurs argia .

Résultat :

Outre une éventuelle intervention médicale, un rituel est nécessaire. Car, pour être plus précis encore : l' argia corrompt la force vitale de la personne piquée et de son entourage visé (peut-être un règlement de comptes avec des événements passés). En ce sens, l'insecte est la présence visible et tangible de l'argia .

Exorcisme

Le «traitement» de l' argia en question consiste en partie à la menacer et en partie à l'attirer avec des gestes bienveillants (note : danses à connotation

sexuelle) et (note : paroles à connotation sexuelle) jusqu'à ce que l' argia lâche prise.

Le terme « argia » est également employé au singulier, comme dans une lamentation qui dit : « Cette argia vous a tous frappés, mais c'est la Mera , la Maîtresse. » C'est comme si un esprit gardien féminin incitait les « âmes damnées » à faire le mal, ou du moins le permettait.

Gallini – « L' argia , maîtresse de la maladie mais aussi de la danse, pénètre le voisinage et le contraint à un rite qui est le seul moyen de le rendre inoffensif. » (oc, 35).

Note – L'harmonie des forces opposées est ici une fois encore très tangible : la Maîtresse cause le mal – en partie par le biais des âmes damnées – mais elle en est aussi, par la suite, le remède (Gallini dit même : « La seule solution ! »). Il en va de même pour les âmes damnées. Si on les approche par des rites découverts précisément par l'ingéniosité et la tradition, alors la Maîtresse et les âmes damnées deviennent « bienveillantes », « favorables ».

Cela indique que l'humeur de la Maîtresse et de ses âmes damnées est déterminante. Ce rôle fondamental de l'humeur est caractéristique de l'ensemble des entités prébibliques. Elles sont, contrairement par exemple à Jésus ou à son Père céleste, imprévisibles.

Carnaval. – Gallini , oc., 167/181 (*Sexe , rire et jeu d'inversions*), s'interroge sur la similitude entre le rituel incantatoire concernant Argia et le Carnaval. – Les chants érotiques et les obscénités rituelles évoquent les rapports sexuels. Toujours pour persuader l' Argia (c'est d'ailleurs une forme de rhétorique) d'accorder sa faveur ! Si nécessaire, les actes incantatoires – comme toucher le malade du pied, sauter par-dessus lui – sont accompagnés – il faudrait dire « agrémentés » – de relever la jupe pour montrer les parties génitales ou d'exposer les seins. Ainsi, oc., 177s.

Note - Ceci montre clairement que l' argia , le souverain et les âmes, sont accros à l'éros et ne deviennent véritablement bienveillants que s'ils sont approchés, voire traités comme tels .

Résultat . - Soudain, l'homme affligé dont on expie les fautes éclate en rire : il est guéri !

Note – Les textes cités par l’auteur sont clairement syncrétiques , c’est-à-dire un mélange d’une sous-couche païenne inébranlable et d’une fine couche supérieure « chrétienne ».

Mais il y a plus : en accomplissant de tels rites – la sexualité fusionne et renforce les liens énergétiques – on peut certes apaiser temporairement le douloureux destin de la personne mordue, mais les auteurs de ces actes, qui « guérissent » également le mal, s'approprient une partie (voire la totalité) de la force vitale de la victime pour se maintenir énergétiquement. Car tout acte – et a fortiori de cette nature – requiert la force vitale nécessaire et suffisante. Ainsi, à long terme – qui peut s'étendre sur des siècles –, la fin est pire que le commencement. C'est pourquoi l'épiscopat de Sardaigne s'oppose si farouchement aux incantations d'argia qui, selon l'auteur, ont persisté jusque dans les années 1960.

7.4. Religion et sexualité

7.4.1. Religion érotique chez les Kikuyu (Mau-Mau).

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972,273/286 (*Une civilisation de la masturbation*) .

J. Kenyatta (1893/1978), le premier président du Kenya en 1964, a écrit un livre, * *Au pied du mont Kenya**, Paris, 1967, dans lequel, selon Lantier, il décrit un certain nombre de coutumes mystérieuses des Kikuyu , mais celles-ci doivent être confrontées aux observations d'observateurs sérieux, notamment les missionnaires.

Curieux : le livre est dédié « à tous les jeunes Africains déshérités afin de perpétuer le contact avec les esprits ancestraux ».

Au passage : les Mau Mau sont devenus tristement célèbres pour leur soulèvement (1952/1956), que les Britanniques ont réprimé dans le sang.

Mythe.

Un mythe est un récit sacré d'origine ou d'avenir sur lequel une culture « mythique » s'appuie pour résoudre ses problèmes. – Le géniteur des Kikuyu est le seigneur Mumbere , fils de l'Orgasme. Sans intervention féminine, le premier humain, Kikuyu , fut créé par son sperme. Dès sa venue sur Terre, il façonna une statue d'argile dans laquelle il creusa une cavité pour son pénis. Un événement magique se produisit alors : la statue prit vie et devint la

première femme, Moombi (« celle qui crie de joie »). De l'union de Kikuyu et de Moombi naquirent neuf filles qui, à leur tour, devinrent les ancêtres des neuf clans qui composent encore aujourd'hui la tribu Kikuyu .

Culture sexuelle mythique.

Dans ce cadre mythique, les devoirs de la femme se limitent à la cuisine et à l'amour. Ceci explique la situation. Par politesse, l'homme doit prêter sa femme à l'invité après le repas. S'il en a plusieurs, c'est la première qui a des relations sexuelles avec l'invité. Cependant, il arrive souvent qu'elle abuse de sa position dominante et se propose. En effet, elle est généralement négligée par son mari, malgré la « coutume » sacrée qui oblige l'homme à avoir des relations sexuelles avec toutes les femmes à tour de rôle. Pour dissuader ces abus, plusieurs clans ont adopté la coutume selon laquelle la première épouse n'a aucun droit à l'hospitalité sexuelle. Parfois, un homme achète une jeune femme qui devra assurer cette hospitalité. Il choisit de préférence une femme aux formes généreuses, très appréciées des Kikuyu .

La vraie raison.

La préférence pour l'abdomen des femmes n'est pas motivée par l'union, très fréquente en Afrique, à la manière des singes. Ici, la seule façon de ne faire qu'un est face à face. Si un homme traitait sa femme différemment , il serait accusé soit par elle, soit par les inévitables voyeurs auxquels il faut s'habituer : à coups de bâtons et de pierres, il serait chassé du village, errant ensuite et finissant par mourir.

Ngweko .

Ce terme peut se traduire par « masturbation rituelle ». Il révèle le mythe, fondement de cette religion. Chaque village possède une « thingira », une grande hutte dédiée à l'amour. Dans cette hutte sacrée – construite selon les coutumes locales – tous les actes sexuels, en couple ou en groupe, sont recommandés, à l'exception de la pénétration. Les jeunes hommes pénètrent dans la thingira avec la quasi-certitude d'y rencontrer de nombreux partenaires, jour et nuit . Elle est bondée, surtout à la tombée de la nuit. Chacun doit apporter à manger et à boire, qui sont consommés en commun. Les jeunes hommes se déshabillent entièrement, tandis que les jeunes filles revêtent un pagne protecteur en peau de chèvre pour empêcher la pénétration. La jeune fille peut se livrer à toutes les formes que son imagination lui dicte, sauf la pénétration : le jeune homme qui commet cette faute est banni du clan.

Durant le Ngweko, les jeunes hommes sont tenus de respecter les jeunes filles. Ainsi, ils ne peuvent dormir que face à face. Le jeune homme peut se

coucher sur la jeune fille, mais l'inverse est interdit. L'idée fondamentale est que la virginité de la femme non mariée est un devoir absolu : son ventre est le sanctuaire où le père primordial dépose sa semence lors de l'acte d'amour.

Le contrôle de l' âme .

rue de la bibliothèque : J. Lantier, La cité magique , Paris, 1972, 87ss..

L'auteur se trouve au Cameroun, parmi ceux que les Peuls islamisés appellent les « Kirdi » (« les nus »). Un guérisseur prétend pouvoir extraire l'âme du corps. L'auteur obtient le privilège d'assister à la procédure. Il le suit dans son sari , où celui-ci renvoie deux femmes et leurs enfants dans leurs huttes. La pièce est carrée et le sol est nivelé avec de la bouse de vache et de l'huile de karité .

« Je vais extraire l'âme d'un jeune garçon sur le point de mourir. Quand son âme s'envolera, vous verrez un oiseau sur la cabane (...). Ce sera son âme. Vous pourrez le vérifier vous-même. Cela ne prendra pas longtemps, sinon je ne pourrai plus la récupérer. (...) » Le père demanda mille francs, et le guérisseur fit de même. L'auteur accepta.

Le saint homme donna des ordres dehors : un garçon d'une douzaine d'années se présenta. Il dut s'allonger nu sur une natte. L'homme entra dans la hutte la plus proche et revint un bon quart d'heure plus tard, le corps rougeaud. Il s'accroupit sur la natte, à la droite du garçon, un panier rempli d'objets à la main, étendit les bras au-dessus de lui et commença à murmurer une série de formules rapides. Avec une sorte de pâte blanche, il traça un cercle sur la peau, au niveau du ventre. Au centre, il déposa une baie qu'il écrasa. Avec un couteau, il pratiqua une incision à cet endroit. Le garçon poussa un cri et se redressa d'un bond. Mais l'homme le força à se recoucher. Un peu de sang apparut et se mêla au jus de la baie dans une auge. L'homme étendit de nouveau les bras et prononça des incantations d'un ton solennel.

Soudain, il s'arrête : « Il est mort. » L'auteur exprime son incrédulité. L'homme saisit alors un petit fouet et frappe violemment le garçon : celui-ci ne bouge pas. L'auteur se relève : les mains du garçon sont froides et inertes. Il ouvre les paupières : ses yeux sont morts. Aucun souffle ne sort de sa bouche ni de son nez. Son cœur – l'auteur l'entend – ne bat plus.

« Son âme est partie. Je vais te la montrer. » L'auteur le suit dehors : sur le rebord de la hutte, un oiseau s'envole et tournoie au-dessus. « C'est l'âme du garçon. » L'auteur, se croyant dupé, demande : « Et si quelqu'un tue cet

oiseau, que se passe-t-il ? » « Personne ne peut tuer de tels oiseaux. En as-tu déjà vu ? S'ils sont noirs, ce sont des magiciens. On aurait envie de les tuer, car ils sont nuisibles, mais ceux qui ont osé le faire ont connu une mort atroce. »

Ils retournent dans la hutte. Le garçon présente toujours tous les signes de la mort. Le guérisseur s'accroupit, trace d'étranges lignes sur le corps avec une substance rougeâtre, lui étire les bras et reprend ses invocations. Il sort une corne d'antilope et parle à travers elle dans une langue secrète. Il pose la main du garçon sur son front : celui-ci reprend peu à peu conscience, se redresse et quitte la hutte comme si de rien n'était. L'homme entraîne l'auteur dehors avec lui : « Tu vois ? Il n'y a plus d'oiseau. »

Note .. - Oc, 86s.. - Un homme chassant dans la nature sauvage se retrouve avec une longue épine noire plantée dans la fesse.

De retour chez lui, il tente de l'enlever, mais le bouton s'enfonce encore plus profondément, provoquant une inflammation très douloureuse. Cet homme, originaire d'un village de montagne, se rend à Mora, petite ville du Cameroun, pour consulter un guérisseur. Sa fesse et sa jambe sont enflées. Il souffre visiblement beaucoup. Le guérisseur lui demande de se tenir debout, appuyé contre un arbre, et passe ses mains sur sa jambe de haut en bas d'un mouvement doux et léger. Au bout d'une dizaine de minutes, il commence à proférer des incantations dans une langue secrète extrêmement gutturale. Puis, il pose ses lèvres sur la fesse du patient et fait des mouvements de bras comme s'il voulait s'envoler. Il reprend ensuite ses mouvements de va-et-vient sur la jambe pendant quelques minutes, frappe dans ses mains et crache trois fois sur le sol.

« À ma grande surprise, je vois l'épine sortir toute seule et tomber à terre comme si une pince invisible l'arrachait. Le guérisseur la saisit et, sans dire un mot, la tend au patient auquel il réclame son dû. L'homme prend l'épine, fait quelques pas, plie la jambe, vérifie que tout est rentré dans l'ordre et paie. J'avoue que je suis resté cloué sur place, mais je n'ai rien voulu laisser paraître » (oc, 87). En effet : l'auteur est convaincu sceptique .

7.4.2. Sexual initiation .

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique (Magie et sexualité en Afrique noire)*, Paris, 1972, 239/ 248 (*Avec les femmes-tabernacles*).

L'auteur connaît particulièrement bien la magie sexuelle chez les Yombe ,

les Vili et les Kongo (situés entre l'océan Atlantique et Kinshasa). – Le système culturel est matrilineaire : l'autorité sur les enfants n'est pas exercée par le père, mais par l'oncle maternel.

Connaissances de base

Dès que la puberté se manifeste chez une jeune fille, elle doit porter des culottes en permanence. La raison : la force vitale demeure en elle et la protège des mauvais esprits. De plus, elle doit porter une tunique pour dissimuler ses organes et leur valeur magique.

« Tabernacle »,

Le lieu de résidence est le genre de la fille. La divinité des ancêtres, créatrice de toutes choses et surtout porteuse du pouvoir fécondant, réside en elle. Car, dans l'union conjugale, cette divinité féconde la femme par l'intermédiaire de l'homme. L'enfant est enraciné dans la divinité. — L'auteur qualifie cela d'« interprétation magique, mystique, voire métaphysique ». — Ce qui suit doit être compris strictement dans ce cadre, sans quoi on profane le sacré — c'est le terme exact — qui réside en la femme. La virginité avec laquelle elle entre dans la nuit de noces revêt cette signification.

Initiation.

Le grand-père initie généralement la jeune fille au fait qu'il est appelé « sa femme ». Dès l'âge de trois ou quatre ans, il lui apprend à se masturber avec lui dans une sorte de jeu érotique. La grand-mère joue également ce rôle avec le petit garçon qu'elle appelle « mon mari ».

À noter : les garçons et les filles vivent dans des espaces de vie séparés.

Les jeunes hommes.

Une sœur de la mère enseigne au garçon, s'il a atteint l'âge requis, tous les moyens possibles d'union sexuelle. – De plus, dans chaque village, il y a une femme sainte nommée « Mama Mfumu », veuve ou du moins célibataire. Elle est désignée par le chef du village. Elle accueille les jeunes gens en manque de relations sexuelles « afin qu'ils ne puissent se justifier s'ils agressent une fille » (oc, 241).

Les jeunes filles.

Dans chaque village, il y a une « Kumbi ». Elle vit dans une hutte d'initiation peinte en rouge. Elle vit nue, le visage également maquillé en rouge, et s'allonge souvent sur une natte de feuilles pendant que les filles accomplissent ses tâches et apportent la nourriture. Elle enseigne aux filles

les voies de l'unification et les illustre à l'aide d'un ensemble de phallus.

Les fiançailles.

Mama Mfumu facilite les mariages. Pour ce faire, elle se fie à son intuition et à sa perception des jeunes gens attirés les uns par les autres. Elle réunit les jeunes hommes circoncis en âge de se marier en un groupe de danse. Après la danse, les jeunes filles leur servent le repas qu'elles ont préparé. Si Mama Mfumu, qui observe tout, remarque une attirance mutuelle, elle interroge d'abord la jeune fille, puis le jeune homme, « pour vérifier la justesse de son intuition » (oc, 242). En l'absence d'objection de part et d'autre, les fiançailles sont officialisées.

Note – Pour ceux qui n'ont pas encore trouvé de partenaire, le festival annuel est l'occasion, une fois de plus sous l'œil attentif de Mama Mfumu. La veille, le jeune homme se rend chez elle avec deux amis qui apportent des boissons. Il lui offre un poulet tué et bouilli par sa fiancée. Un dîner suit. Ensuite, accompagné de ses amis qui applaudissent et profèrent des injures, il fait l'amour avec Mama Mfumu une dernière fois.

Mots .

Le lendemain, les préparatifs du mariage commencent : les frères des deux mères, notamment, vantent les mérites des fiancés. Enfin, le chef du village officialise l'union.

La préparation de la jeune fille.

La jeune fille doit alors se retirer dans une hutte, voire parfois aller vivre chez la Kumbi pendant plusieurs semaines. Cette période de retraite a pour but de la préparer à recevoir son époux de manière appropriée. La Kumbi est une sorte de gynécologue et d'initiée.

7.4.3. Initiation sexuelle (suite).

La célébration du mariage .

Menée par Mama Mfumu, une foule joyeuse escorte la mariée, portée sur une civière, jusqu'au village du marié. Mama Mfumu chante des chansons sensuelles en agitant un carré de tissu. Elle conduit la jeune fille dans la « hutte d'amour » dressée par le marié. Elle la déshabille et enduit son corps d'huile. Elle prépare son vagin. À son signal, le marié entre. Elle le dénude, l'oint entièrement et frotte son pénis avec un remède magique.

L'unification .

Lorsque le pénis est prêt, la Mère place le jeune homme dans la position

adéquate tandis que deux femmes tiennent les jambes de la jeune fille. La Mère veille à ce que la défloration se déroule en douceur. Si le jeune homme est trop brusque, elle le retient un instant puis écarte les lèvres de son vagin avec son doigt.

Sympathie.

Dehors, les villageois entendent les cris provenant de la hutte. Des cris intenses indiquent que la jeune fille est vierge. C'est signe d'une bonne éducation, et l'exagération est de mise. Ce qui, parfois, lasse le fiancé. S'il perd son désir, Maman sait quoi faire.

L'union . Au moment jugé opportun par la Mère, celle-ci appuie sur les fesses de l'homme. La pénétration est alors totale. Aussitôt, la mariée doit laisser éclater sa joie à haute voix pour la faire connaître à tous.

Le résultat.

Son travail terminé, Mama Mfumu quitte la hutte avec les deux femmes. Les villageois les accueillent avec des acclamations. En principe, l'homme doit poursuivre les ébats amoureux ou les caresses selon les rites tribaux jusqu'au petit matin. Les villageois se lèvent tôt pour voir la femme sortir. Elle va chercher de l'eau au puits avec la cruche que sa belle-mère lui a donnée. Elle doit le faire en silence. Si, à son retour, elle manifeste sa satisfaction selon le rituel, le mariage est effectif. Si elle laisse la cruche au puits et retourne chez ses parents, le mariage est annulé.

Réflexions .

L'auteur dit : « On pourrait supposer que de telles habitudes séduisantes visent un hédonisme raffiné. Pas du tout ! C'est une solennité qui transcende largement la nature magique pour devenir religieuse et même métaphysique » (oc, 245).

Note – L'auteur définit (comme c'est souvent le cas) la « magie » comme « non religieuse » ou « non métaphysique ». Son explication ultérieure démontre le contraire : « Le rite tout entier témoigne du caractère sacré de l'acte de mariage et de la nécessité de préserver la pureté requise du "tabernacle" de l'esprit des ancêtres. »

Une institution féminine sacrée comme celle de la Mama Mfumu a pour unique raison d'offrir un exutoire à la nature débridée des garçons et des jeunes hommes tout en protégeant la virginité des filles : elle sert à offrir au sperme divin un vagin exempt de toute souillure. Car le mari est l'homme saint

qui représente les parents. « Son rôle est donc religieux » (oc, 245).

Ce rôle sacré n'a pas l'intensité des tantristes hindous , et certainement pas celle des tantristes « de la main gauche » (qui, *notez-le* , n'accordent pas autant d'importance à la morale). Ici, la femme ne représente pas la divinité comme en Inde, mais, tel un tabernacle, elle incarne une dignité mystique . L'union est en elle-même magique, voire divine.

Résultat : l'orgasme féminin, exprimé par le cri de jubilation, montre avec une clarté absolue la pénétration du dieu qui vient féconder la vierge qui lui est réservée.

Effets secondaires .

Les règles de conduite strictes entourant la virginité, telles que décrites ci-dessus, constituent l'une des raisons inconscientes de l'homosexualité masculine.

Universalité

Oc., 249. – « La croyance en la femme comme tabernacle est en réalité très répandue . Elle perdure sous diverses formes, même parmi les peuples les plus évolués. En Afrique, la protection de la femme comme sanctuaire de la divinité est assurée par de nombreuses sociétés féminines. Leur objectif principal est d'aider moralement les femmes à exercer leur « rôle naturel » (*note* : être le sanctuaire de la divinité). »

7.4.4. Rituel viol

Bible st. : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972, 114ss..

L'auteur, fin connaisseur du Congo, évoque les Simba en lien avec les soulèvements des Mulele et des Soumaliot dans l'est du Congo. Les Simba, société secrète, perpétuent la tradition des peuples-léopards, tristement célèbres dans toute l'Afrique.

En bref.

Par une série de clés brutales, on s'identifie au « simba » (civette) grâce à un « dawa » (un fétiche) , pour ensuite se transformer comme par magie en un animal invulnérable (panthère, léopard, lion).

Par ailleurs, si un candidat meurt durant l'initiation , les anciens lui coupent le nez, les oreilles et les parties génitales afin d'en faire des objets fétiches : la chair broyée et mêlée est mélangée à de la terre et à d'autres substances magiques. Ensuite, ils creusent une fosse dans un lieu secret où

ils enterrent le malheureux.

Les Mulele et les Soumaliot , tribus de l'est du Congo, se soulevèrent. La société secrète locale devint tristement célèbre pour ses atrocités, notamment le viol rituel des religieuses belges à Bunia . – Les missionnaires et les religieuses avaient été rassemblés et enfermés – plus pour les protéger que pour les garder – à l'hôtel Papa Nungovitch par un major et ses soldats. Tous attendaient la fin des hostilités. – Soudain, la situation changea : le soir du 16 novembre 1964, un important groupe de guerriers Simba – tel un escadron – entra dans Bunia . Ils atteignirent l'hôtel. Pour démontrer la magie de la dawa , ils étaient nus. Leurs corps étaient couverts de peintures sacrées. – Le major congolais demanda au chef ce qu'il voulait. Ce à quoi ce dernier répondit : « Violent les religieuses ». Le major résista, mais le chef lui donna un coup de poing dans la mâchoire et cria à ses hommes : « Tous ces sales blancs sont à votre disposition. Faites-en ce que vous voulez. »

Les nonnes avaient compris ce qui allait se passer : elles se barricadèrent dans une pièce . Les prêtres se débattirent, mais furent neutralisés à coups de crosse et de machette, puis traînés dehors, les mains et les pieds liés. Le féroce Simba s'empara des sœurs, qui ripostaient en hurlant de terreur : il les déshabilla et les jeta l'une sur l'autre à l'extérieur. Alors, les sauvages formèrent un cercle et, au son des tambours, se mirent à danser et à piétiner le sol, brandissant leurs armes. Ils s'arrêtaient pour pousser de longs cris semblables au hullement des hiboux.

Une nonne se leva pour danser et taper du pied. Ses yeux étaient exorbités. Soudain, elle fit un pas en avant : les guerriers s'écartèrent et les laissèrent fuir. Dans la mentalité de la région, les fous sont déjà aux enfers parmi les âmes anciennes, et sont donc traités avec « révérence ».

Cela dura jusqu'à minuit et demi. À ce moment-là, le viol rituel commença.

Thérèse, une des religieuses, fut élevée sur une sorte d'autel ; elle s'éteignit vers deux heures du matin. À six heures, les derniers guerriers Simba quittèrent les lieux.

Note – Lantier note que des atrocités ont été commises presque partout dans l'est du Congo durant cette période. – Près de Paulis , un « capitaine » a sombré dans la folie : il a tué six otages avec une sauvagerie inouïe. Il leur a incisé le bas-ventre, puis a extrait leurs organes internes pour s'en servir comme corde et les pendre à des arbres.

Les cannibales ont également repris leurs activités de plus belle. Des jeunes du Mouvement national . Congolais Lumumba de Stanleyville envoie un télégramme à l' Organisation de l'Unité le 20 novembre 1964. Africaine : « Le peuple congolais veut se débarrasser lui-même des prisonniers de guerre. Halte ! Toute la population est prête à manger des prisonniers de guerre s'il y a d'autres bombardements dans notre région. Halte ! Si vous refusez, nous demandons l'autorisation d'encercler toutes les habitations où séjournent ces prisonniers de guerre avec des barils d'essence, prêts à les brûler vifs si Maison-Blanche ne s'engage pas à négocier avec le gouvernement révolutionnaire avant mardi. Halte ! Salutations lumumbistes . Point final. » – La cruauté est contagieuse. Certainement une cruauté rituelle.

7.4.5. Clitoris.

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972, 286ss..

Lantier rencontre un fétichiste et l'interroge sur le clitoris féminin. Résumé.

Comment peut-on, comme le fait cette mission, interdire aux femmes de s'engager dans ce qui joue un rôle primordial dans l'unité avec les ancêtres ? Dieu (comprenez : le Père primordial) a créé le sexe féminin de telle sorte que Lui seul puisse le visiter pour y insuffler Son esprit au moment de la conception. De plus, la femme est animée et éveillée par le désir en deux lieux : le clitoris et le vagin. Par quoi ? L'orifice du vagin est scellé par l'hymen et n'est accessible qu'après sa déchirure. Pourquoi Dieu a-t-il placé ce sceau à cet endroit ? Pourquoi désire-t-Il un tel sacrifice sanglant ? Dieu n'a jamais rien fait sans raison. La raison est que seul Dieu peut venir féconder la femme en lui transmettant l'esprit des ancêtres.

Résultat :

Elle doit rester vierge jusqu'au jour où l' époux choisi par les ancêtres lui ouvrira la voie permettant à Dieu de donner naissance à une descendance. Ce lieu ne doit pas être souillé, car l'esprit des ancêtres doit y trouver la pureté. De plus, Dieu a voulu que sa présence lui procure la plus grande joie qu'elle puisse connaître au cours de son existence.

Clitoris

Dieu a donné le clitoris à la femme afin qu'elle puisse s'en servir pour le mariage, expérimentant ainsi le plaisir de l'amour sans perdre la virginité requise par l'Esprit de Dieu.

Résultat:

Elle n'aura aucune excuse si elle le perd. De plus, les plaisirs qu'elle éprouve aiguisent en elle un désir intense de se marier.

clitoridectomie

L'excision du clitoris n'est pas pratiquée sur les très jeunes filles car le clitoris leur sert à la masturbation. Elle est réservée aux jeunes filles jugées aptes à concevoir et à se marier. Privées de leur clitoris, elles ne se masturbent plus et se privent ainsi de beaucoup de choses. Dès lors, tous leurs désirs se replient sur eux-mêmes : elles cherchent immédiatement à se marier au plus vite.

Une fois mariés, au lieu de se perdre dans des expériences vagues et insignifiantes, ils concentrent tout sur un même objectif et, comme c'est normal, les couples connaissent un grand bonheur.

Votre Dieu, ô Blancs, agit comme un homme. Nous ne le comprenons pas. Dieu n'agit pas parce qu'il n'a pas de mains. Dieu, pour nous, est le dessein profond de toute chose : tout se meut dans une direction fixée une fois pour toutes. Il est de notre devoir de toujours suivre la voie qu'il a tracée, sans jamais nous en écarter.

Différence. – Une tribu pratique l'excision du clitoris ; l'autre non, car chaque tribu a son propre dieu. De ce fait, la tradition diffère, et par conséquent la coutume également. Ces différences témoignent aussi de l'existence de Dieu.

Voilà qui contredit ce que disait le fétichiste.

L'auteur. « Le reste de notre conversation a dérivé – je dois l'avouer – vers des considérations métaphysiques alambiquées et totalement dénuées de sens. Le lecteur conviendra – je l'espère – qu'il me semble plus judicieux de reproduire le contenu de notre échange avec le fétichiste plutôt que de simplement exposer mon opinion sur le sujet. Les propos du fétichiste peuvent donner lieu à tant d'idées et d'interprétations que je laisse chacun se faire sa propre opinion. »

Son interprétation .

« Pourquoi les habitants des pays qui se présentent comme les plus avancés croient-ils encore, plus qu'ils ne veulent l'admettre, à l'importance de la virginité des filles ? Pourquoi les garçons restent-ils dans une ignorance quasi générale de la portée érotique du clitoris ? Autant de questions

auxquelles nous – pour quelle raison ? – jugeons délicat de répondre, mais qui pourraient peut-être « démystifier » (comprendre : dépouiller de leur caractère mythique) les idées de l'homme fétichiste et les rendre moins intouchables. »
– Que de changements depuis 1972 !

7.4.6. Il y a phallus et il y a saint phallus .

Bibl.st. : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972, 163ss.

L'auteur examine les objets fabriqués par les peuples primitifs. Plutôt que de présenter la longue théorie qu'il développe, chose courante chez les ethnologues, nous proposons un exemple historique qui reflète pleinement l'idée générale.

région de Bakongo , les sculpteurs fabriquent des phallus. Accompagné d'un Canadien – représentant de l'ONU – désireux de voir comment un fétiche étonnant (un objet magique) est créé chez lui, l'auteur se rend dans un village près de Kinshasa. Dans un atelier rempli de phallus de toutes tailles – du petit doigt à celui d'un éléphant –, tous deux restent figés, stupéfaits. Le sculpteur était lui-même stupéfait. À la question du Canadien : « Qu'est-ce que cela signifie ? », il répond : « C'est du prokondo . » « Et qu'est-ce que le prokondo ? » « C'est quand on aborde une femme mais qu'on est fatigué, et qu'on pratique le prokondo . »

Le sculpteur imite alors, avec sa bouche et ses joues, une locomotive reliant Kinshasa à Matadi. Il prend un prokondo et, en tournant autour d'une grande table, il soupire et crachote comme le train.

Les deux hommes répriment leur rire, car les Bakongo sont susceptibles. L'auteur désigne un prokondo , le plus grand, pesant une bonne vingtaine de kilos, et demande : « Vous n'allez tout de même pas nous dire que les filles Bakongo peuvent utiliser de tels engins ? » « Si, elles le peuvent ! C'est de la magie : le jour de son mariage, la femme s'assoit dessus pour concevoir un enfant. » « Mais il n'y a pourtant aucune raison valable pour que s'asseoir dessus favorise la venue d'un enfant. »

Ce à quoi le sculpteur répondit : « Pas si facilement ! Ce prokondo a été conçu comme il se doit, avec la magie à l'esprit, mais il ne l'a pas encore reçu. Il faut un long travail pour lui insuffler la magie. Lorsque le chef du village me l'aura acheté , il le rendra apte à la magie. Ensuite, le prokondo sera utilisé lors des mariages. »

Le Canadien passe commande, négocie le prix et achète. En quittant l'atelier, le sculpteur – peut-être parce qu'il lui a trouvé un acheteur – glisse sous le bras de l'auteur un magnifique prokondo , « un spécimen d'un noir de jais, grandeur nature ».

Interprétation de l'auteur : Dans la culture Bakongo , chaque réalité est porteuse de « mana » (force vitale), de sorte qu'elle rayonne et reçoit des influences. Ces influences sont tantôt bénéfiques, tantôt malveillantes.

Conséquence : « L'objet mérite révérence et attention » (oc, 152). L'auteur utilise le terme français « ambiance », « environnement », pour désigner l'espace – l'espace occulte, donc – dans lequel vivent les indigènes, un environnement d'innombrables « influences », bonnes et mauvaises. C'est à partir de cet « environnement » que l'on peut comprendre le phallus sacré.

Il exprime le pouvoir que la divinité/l'ancêtre met à la disposition de la femme mariée. Si celle-ci, mariée, s'assoit dessus de manière rituelle, alors, par l'intermédiaire de ce phallus qui, grâce à une « consécration » – comprenez : une manipulation magique, longue et attentive – devient un phallus sacré, la divinité ancestrale répond par sa semence divine lors de l'union avec l'homme.

L'auteur souligne :

Les objets magiques de ce type sont un message adressé à celui ou celle qui le reçoit, lequel ou elle assure ici une fécondation surnaturelle. Ce message, en l'occurrence une question : « Accorde-moi la fertilité », ne se limite pas aux pensées, aux paroles et aux actes, mais prend forme lorsqu'un objet consacré transmet le message, la question. La croyance veut que le divin créateur comprenne bien mieux le message à travers cet objet sacré.

Note – P. van Baaren , **Doolhof der goden** , Amsterdam, 1960, p. 190, souligne cette même dimension rhétorique de la magie : « L'homme invoque les êtres divins pour obtenir de l'aide et, simultanément, leur fait comprendre de manière frappante l'aide qu'il attend d'eux. » Bien entendu, cela ne fonctionne qu'au sein d'une religion unique, avec son système d'êtres supérieurs et leur ouverture envers ses fidèles, dans le cadre d'une compréhension mutuelle.

7.4.7. Érotisme et religion .

Introduction . - L. Bernard d' ignis , *Traité pratique du désenvoutement et du contre-envoutement* , Rennes, 2002, 66, écrit quoi suit .

Une amie de l'auteur alla consulter un magicien africain. D'abord très poliment, il prit ses mensurations, de la tête aux pieds, ainsi que son tour de taille et de poitrine, à l'aide d'une corde « pour son travail ». Lorsqu'il se montra plus intime, la femme voulut qu'il cesse. Il lui proposa alors d'avoir des relations sexuelles avec elle « pour accélérer le processus ». Elle refusa poliment et lui demanda s'il agissait de même avec les autres clientes : « Bien sûr », répondit-il. Ce à quoi elle rétorqua : « Y en a-t-il qui consentent ? » « Oui, j'ai des relations sexuelles avec la moitié d'entre elles. »

Bernard d'Ignis remarque à ce sujet : « Les rapports sexuels augmentent l'échange d'énergie entre les deux partenaires. Mais, s'il existe une différence dans l'évolution spirituelle, l'un peut facilement souiller l'autre sur un plan subtil. »

Vaudou .

Demandez à un houngan , un magicien haïtien, si le vaudou qu'il pratique repose essentiellement sur une forme de magie sexuelle, et s'il vous fait confiance, il vous répondra : « Oui, mais nous n'en parlons pas. » La « magie sexuelle » est ici comprise comme le travail avec les forces vitales issues d'actes sexuels rituels. De ce fait, une telle pratique relève de la religion, et même d'une religion de premier ordre.

Malaise.

Une forte atmosphère de tabou entoure la sexualité et l'érotisme dès lors qu'ils sont sacrés. – *P.B. Randolph (1825/ 1875), dans son ouvrage Magia, vers 1868. Lors de la publication de Sexualis , ce sont précisément les occultistes qui lancèrent une véritable campagne : « Il a trahi les traditions. Il a révélé le mystère. »* Seuls les initiés étaient autorisés à en connaître le contenu.

Maintenant qu'une forme d'érotisme sacré occidentalisé gagne du terrain même parmi les jeunes (depuis les beatniks (1955+) et les hippies (1962+), entre autres) et se répand grâce au rock et à la pop, il nous semble approprié de dire quelque chose à ce sujet , en accordant une attention particulière aux axiomes qui le régissent.

Religion. - *MF Ashley- Montagu , à venir à Être parmi le Les Aborigènes australiens , Océanie , 1937, écrivent : « Il est possible que l'aspect le plus fondamental de la religion se rapporte à la différence entre les sexes. »* Ceci se réfère, bien sûr, aux religions non bibliques.

M. Eliade , dans son *Traité d'histoire des religions* (Paris , 1953, p. 211-231, notamment * *La Terre , la Femme et la Fécondation**), aborde ce sujet. Il en esquisse un type, celui de la Grèce antique : « La Terre (Gaïa) portait au commencement un être à son image, capable de la recouvrir entièrement, le ciel étoilé (* Ouranos*) (...). Ainsi Hésiode , *Théogonie* , p. 126 et suiv. »

Ce premier couple accomplit la première hiérogamie , le mariage primordial. De cette union naquirent toutes sortes d'êtres mythiques (divinités, Cyclopes, par exemple). Les divinités s'empresseront de l'imiter, et les humains, à leur tour, suivront leur exemple avec la même solennité sacrée qu'ils mettent à imiter chaque événement primordial.

Avec un tel concept, nous nous trouvons au cœur même de la religion grecque antique. Eliade , notamment, note que la Terre est désignée comme la source de la force vitale et de l'âme, ainsi que de la fertilité (des plantes, des animaux et des humains) : la Terre Mère est le berceau de toute vie. Il est frappant de constater que les femmes y occupent une place prépondérante, ce qui confère à cette religion une dimension féminine dominante.

Religion . - B. Hell, *Le tourbillon des génies* (*Au Maroc avec les Gnawa*), Paris, 2002, 231/243 (*La baraka , une force mystérieuse*), donne un modèle différent.

Le culte gnawa est une religion populaire qui pratique la possession. Son élément central est la « baraka », la force vitale ou fluide vital – un concept antérieur à l'islam. La force vitale est distribuée de deux manières.

1. Après avoir invoqué les esprits avec leur baraka , on consomme de la nourriture et des boissons (lait, dattes, pain, etc.).

2. L'initié répand sa salive chargée de force (sur la tête, dans la paume de la main).

Enfer. - « Le lien entre l'ingestion orale et l'acte sexuel d'une part, et la salive et le sperme d'autre part, est suffisamment étroit pour suggérer que le concept de « fécondation » est largement accepté dans la mentalité du Maghreb par le biais de la baraka .

Par conséquent, il arrive souvent que, dès que la nourriture est ingérée et la salive recueillie, le bénéficiaire tombe immédiatement en extase » (oc, 242). Hell a noté une forte ressemblance avec les rites du candomblé brésilien (ce qui témoigne de son universalité).

7.4.8. Tantra.

de la bibliothèque :

-- K. Friedrichs / I. Fischer- Schreiber / F. -K. Ehrhard / MS Diener ,
Dictionnaire de la sagesse orientale (Bouddhisme / Hindouisme / Taoïsme / Zen), Paris, 1989 ;

-- A. Mookerjee / M. Khanma , *La voie du Tantra* (Art/ Science / Rituel),
Paris, 1978. - Nous sélectionnons ces deux ouvrages parmi une immense littérature.

Tantra.

La racine est « tan », qui signifie déploiement. – Mookerjee et Khanma définissent : « Le tantra (ou tantrisme) est une compréhension d'une méthode empirique – systématique et méthodique – visant à élargir la conscience, y compris le développement du potentiel humain, afin que les forces spirituelles inhérentes à un individu puissent produire des résultats. »

Note : « Tantra » — au Tibet — désigne des textes tantriques.

Asana .

Préliminaire. – Dans le judaïsme, le christianisme et l'islam, les actes sexuels visent la procréation et le plaisir, qu'ils soient ou non soumis à des normes (strictes). – Dans le tantrisme, ces deux interprétations sont transcendées par une troisième. Celle-ci se manifeste dans l' asana tantrique , la posture d'unification de l'homme et de la femme (cette dernière étant appelée « shakti »), de sorte que leurs forces vitales sexuelles respectives soient transformées (comprendre : acceptées, purifiées et élevées à un plan supérieur) en un apogée de force vitale. La fusion complète des forces vitales masculine et féminine, initialement distinctes, rend cela possible.

Note : Ceci rend les termes « tantrisme » et « shaktisme » interchangeable. Le shakta , celui qui pratique le tantra, vénère la Déesse Mère, Shakti , comme la force vitale dont émane toute vie cosmique.

Kundalini

Ce terme signifie « serpent, ou force vitale inhérente au serpent ». Mais qu'est-ce que ce « serpent » ? La force vitale fondamentale qui détermine la vie cosmique est la force vitale sexuelle. Elle est enroulée (comme chez les serpents) dans le « shakra » inférieur.

Un chakra est un centre d'énergie subtile qui reçoit, transforme et redistribue les énergies. Il ne faut pas le confondre avec certains organes

biologiques qui peuvent lui être associés. Selon le Kundalini Yoga, il existe six centres d'énergie fluide le long de la colonne vertébrale, le plus élevé se situant au-dessus de la tête. Ils sont interconnectés par un canal d'énergie subtile.

Le Grand Axiome. – « Si la kundalini s'éveille de son sommeil, elle s'élève de centre en centre, se manifestant sous la forme d'une conscience élargie, incluant des découvertes spirituelles et des visions mystiques . »

Méditation. - Mookerjee / Khanma . - Toutes sortes de méditations - variant selon les époques et les lieux - provoquent l'« éveil » de la kundalini et son ascension le long du canal spinal, de sorte que la connexion avec ce que l'on appelle en Orient la « conscience cosmique » se manifeste.

Remarque – Une maîtrise à trois niveaux est privilégiée à cet égard :

1. maîtrise de la conscience (l'attention, cause de la méditation, ne doit pas se perdre dans des futilités) ;
2. contrôle de la respiration (prana yama) ;
3. Contrôle de la sortie des cellules reproductrices mâles et femelles.

Note : Si cette triple maîtrise, incluant la prise en compte sérieuse des concepts fondamentaux du tantrisme, fait défaut, alors, si l'on tente malgré tout d'éveiller la kundalini , on risque de sombrer dans toutes sortes de troubles, des plus infimes aux plus graves. C'est ce que tous les « gourous » dignes de confiance soulignent.

Remarque : Le concept le plus fragile dans ce qui vient d'être dit est celui de « conscience cosmique ». Dans notre système occidental d'expérience et de pensée, la conscience est toujours propre à un être vivant. Les choses mortes et la matière pure sont inconscientes.

La question occidentale se pose ainsi : « Si la conscience cosmique – également appelée « universelle » – existe, à qui appartient-elle alors ? » À Dieu ? À la Déesse Mère ? Aux trois dieux suprêmes et à leurs Shaktis ?

Le dynamisme supérieur, maintes fois souligné (croyance en une force vitale éthérée), est manifestement répandu. La science occidentale laïque , par exemple, rejette ce concept sacré fondamental, mais n'a jamais fourni de preuve convaincante de son inexistence. De par son insistance sur la force vitale, le tantrisme – aussi bouddhiste et athée soit-il – demeure une religion.

7.5. Structures religieuses secrètes.

7.5.1. Société secrète.

Une société est « secrète » non pas parce qu'elle est inconnue, mais parce qu'un certain secret y règne. *Th. van Baaren* , **Doolhof der goden **, Amsterdam, 1960, p. 131 et suiv., affirme que les sociétés secrètes jouent un rôle dans de nombreuses religions.

J. Lantier , *La cité magique* , Paris, 1972, 109/122 (*Les sociétés secrets de magie*), lui consacre un chapitre émotionnel — émotionnel parce qu'il évoque les formes criminelles, en particulier comme formes de folie.

Mythe . – Il cite A.-M. Vergiat , **Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui **, Paris, 1951, qui relate le mythe de la société Manja (au nord-ouest du Congo belge). – Les membres vénèrent un esprit puissant, Ngakola , une créature mythique qui, nourrie par les villageois, leur révélait un secret merveilleux : « Mon pouvoir est grand : je peux tuer un homme, découper son corps en petits morceaux, puis assembler tous ces fragments informes pour en faire un homme nouveau auquel j'insuffle la vie. Je le rends, amélioré et guéri de tous ses maux. Envoyez-moi donc des gens, et je les dévorerai et les vous rendrai renouvelés. »

Vergiat note que cette croyance en un mangeur d'hommes qui avale un jeune homme pour le livrer comme initié se retrouve dans les rites d'initiation des populations primitives du monde entier.

Note ... – *B. Tanghe* , **De slang bij de Ngbandi **, Bruxelles, 1919, p. 53 et suiv., indique ce qui suit : – Les tribus du nord-ouest du Congo belge (Oubangui), telles que les Mbanza et les Ngbugbu , vénèrent un esprit suprême, nommé Ngakola . Les Banziri vénèrent l'hippopotame comme un esprit suprême hermaphrodite : l'homme est appelé Ngakola et la femme Ngeseme .

Selon la légende, lorsque l'hippopotame sort de l'eau, une tempête se déchaîne. Partout où passe cet esprit suprême, les plantes, les arbres et les fruits tremblent. Chez les Mbanza , les Yagpa , les Furu et les Nbugbu, une sorte de monstre est vénéré comme l'esprit suprême ; ils l'appellent Ngakola .

Mythe. – Ngakola vit près d'une source au cœur de la forêt. Tous ceux qui souhaitent devenir ses « enfants » viennent le chercher là-bas. Ils y séjournent très longtemps et apprennent les danses et les chants de Ngakola .

Société secrète . – Tanghe , un missionnaire d' Oubangui , affirme que ses membres appartiennent aux plus éminents de la population. Les initiés racontent aux non-initiés que, lorsqu'ils arrivent à Ngakola , celui-ci frappe la terre, provoquant une ouverture instantanée dans le sol et engloutissant dans cet abîme tous ceux qui souhaitent être initiés. Une fois complètement corrompus, Ngakola les ressuscite et leur confère un nouveau nom (comprendre : une nouvelle essence).

Note – Nous reconnaissons dans le mythe (et ses multiples variantes) la progression de l'initiation à la réalité du monde souterrain. Quiconque souhaite accéder à la vie nouvelle doit se dépouiller de l'ancienne et mourir. Telle est l'idée générale.

Mais ici se révèle une progression unique : la monstruosité, incarnation même des initiés, dévore – autrement dit, absorbe – les êtres humains, leur offrant ainsi une nouvelle existence. Les initiés, avec ceux qui ont été absorbés « de l'intérieur », sont « nouveaux » grâce aux victimes de la société secrète qui, en les consommant rituellement, les prive de leur force vitale et les asservit dans l'autre monde. Ces derniers accomplissent alors des tâches dans et depuis le monde souterrain, de concert avec ceux qui les ont tués.

Ainsi, deux types d'êtres nouveaux sont créés : les membres de la société qui ne font plus qu'un avec la force vitale et la servitude de celui qui a été dévoré, et ceux qui, privés de leur force vitale, mènent une existence « nouvelle » dans le monde souterrain. De là, ils vivent en harmonie avec les membres de la société. Dans cette perspective, il y a bien une double initiation.

Démoniaque . – W.B. Kristensen , dans son ouvrage « *Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions* » (Amsterdam, 1947), définit le terme « démoniaque », au sens des études religieuses, comme une « harmonie des contraires ». Une personne est démoniaque si elle pratique à la fois le bien et le mal, la santé et la maladie, le bonheur et l'erreur de jugement.

Lantier , avec indignation, déverse son dégoût sur une explication psychologique de la criminalité des sociétés secrètes. On peut le comprendre. Mais le « mystère » des esprits des enfers qui contrôlent les humains n'est pas ainsi rendu.

7.5.2. Le peuple léopard .

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* , Paris,1972, 117ss..

Les membres du Peuple Léopard appartiennent à des sociétés secrètes africaines qui ont subsisté malgré l'oppression gouvernementale. Leur rite d'initiation comprend les éléments suivants :

Pour devenir membre, il faut commettre rituellement un crime inhumain, à savoir le matricide, mais aussi le parricide ou le meurtre de parenté.

Lantier cite *J.-P. Lebeuf* , **La civilisation du Tchad **, *Paris*, 1950 : « À l'époque du Sao, un sacrifice humain accompagnait l'accession au trône du nouveau roi. Les habitants se rassemblaient sur la place. Là, le futur souverain décapitait sa mère (...). Puis il égorgeait une vache ou un taureau. Avec la peau de la mère et celle de l'animal, on confectionnait une couverture pour le Coran qui avait été trouvé sur la colline par les premiers arrivants. »

Lebeuf précise : un prince qui refusa le sacrifice de la mère car il avait hérité du pouvoir de son père dut réprimer une rébellion. Nombre de Sao furent si horrifiés par cette situation qu'ils s'enfuirent et se suicidèrent collectivement.

Le meurtre rituel est modernisé par la participation à des crimes magiques qui comprennent quatre étapes .

1. Enlèvement. - Les participants se vêtent de peau de panthère ou de lion et se frottent avec la graisse de ces animaux afin que les chiens, pensant qu'ils ont affaire à des animaux sauvages, n'aboient pas.

2. Sacrifice . – La victime doit s'agenouiller devant le chaudron (le fétiche). Le saint homme invoque l'esprit de la société et lui explique que le sacrifice est fait pour l'honorer, renforçant ainsi les objectifs poursuivis. Un assistant s'assoit sur la victime et exerce une forte pression sur son dos. Un autre assistant lui soulève la tête afin que sa gorge soit bien visible. Le saint homme tranche la trachée d'un seul coup. Résultat : la victime hurle de peur et de douleur, mais personne ne l'entend. Les personnes présentes – probablement sous l'influence de drogues – « entendent » ces « cris muets », que les esprits invisibles « perçoivent » également.

D'ailleurs, ces « lamentations stupides » sont fréquentes dans les cultures archaïques.

3. Communion (participation). - À l'aide d'une sorte de cuillère, les participants prennent ensuite le sang du chaudron, qu'ils boivent pour ne faire qu'un avec leur esprit de manière occulte.

4. Distribution. – Le défunt sacrifié est retourné. À l'aide d'un couteau, la cage thoracique est ouverte et le cœur et le foie sont prélevés, puis coupés en morceaux et bouillis avec des substances magiques. Après la cuisson, le saint homme distribue sa part à chaque participant, qui la mâche et la consomme avec dévotion.

Le reste des dépouilles est traité selon les coutumes locales : mutilées par les griffes de l'animal protecteur – panthère, lion –, les restes sont abandonnés près du village pour semer la terreur ; souvent, le corps est scié en deux et mis en pièces ; parfois, les restes sont mangés ou jetés aux chiens. Un traitement extrême consiste à exhumer les morts et à les découper en morceaux, parfois même à les manger.

Note . - Lantier cite l' *Indépendant* (31.07.1970).

Londres. – Un ecclésiastique furieux décida de fonder une « Société pour la protection des morts » dans le but d'anéantir ceux qui s'adonnent à la magie noire, ainsi que les autres magiciens de Grande-Bretagne dont l'un des passe-temps favoris est la profanation de tombes.

Révérend Le père Percy Gray a pris cette décision car il était « choqué », selon ses propres termes, par la profanation récente de tombes dans un cimetière abandonné de Nunhead , au sud de Londres. « Il y a quelques jours », a-t-il ajouté, « j'ai dû réinhumer la dépouille d'un enfant qui avait probablement été exhumée par des satanistes. Les vandales avaient sorti le corps du cercueil et lui avaient tranché la tête. »

Note – Depuis juillet 1970, nous sommes tous habitués à ce genre de reportages et d'articles sensationnalistes dans les tabloïds de tous genres. Il existe bel et bien des individus et des groupes, peut-être des sociétés secrètes, qui, d'une manière ou d'une autre, tolèrent la profanation de sépultures, la considérant comme un rite macabre au service de leurs objectifs. Il n'est pas improbable que les personnes en question – comme on dit aujourd'hui – aient cela « dans leurs gènes », sans parler de celles qui l'apprennent par le biais de livres, de films ou d'articles.

7.5.3. Fétichistes féminines .

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* (*Magie et sexualité en Afrique noire*), Paris, 1972,67/77. –

L'auteur note qu'en afrikaans, des objets tels qu'un masque, une figurine, un arbre, une plante, ou même un récipient rempli de divers objets sont appelés « fétiches », et que ceux d'entre nous (hommes et femmes) qui peuvent s'adonner à un fétiche subissent une initiation personnelle à travers des épreuves très rigoureuses. Il a été autorisé à assister à un rite dans un « monastère » de fétichistes féminines du nord du Dahomey (Afrique de l'Ouest), juste avant le festival annuel des fétiches à Lolo . La Kaba Lolo attire beaucoup de monde.

L'ancêtre fondateur des Ber ou Bariba , un peuple très primitif, se nomme Saccalolo . Il est vénéré comme un dieu . Les fétichistes collectent de la terre de Lolo , où il est enterré, pour confectionner des fétiches. On en distingue deux types : les fétiches de guérison, fabriqués à partir de la terre de Lolo , et les fétiches porteurs de bonheur. Ces derniers sont des figurines humaines enduites de mélanges magiques.

Les saintes femmes destinées à transmettre l'énergie vitale à un fétiche suivent une formation de trois ans. Quelques détails révélateurs : elles sont d'abord déflorées, mais restent abstinentes de toute relation sexuelle durant cette période ; chacune possède une hutte contenant un phallus qu'elles touchent plusieurs fois par jour, mais qu'il leur est formellement interdit d'utiliser comme aphrodisiaque. Dans la cour, un coq est attaché au grand fétiche que possède actuellement Saccalolo . Au chant du coq matin et soir, les novices doivent se masturber selon les rites coutumiers. L'initiation s'achève par l'excision du clitoris.

Le « pouvoir » du roi Lolo .

Les initiés, menés par le fétichiste en chef , sont vêtus de blanc. Ils parcourent près d'un kilomètre jusqu'à un grand étang situé dans un méandre de la rivière. Les villageois se tiennent à distance. Le chef du village pousse quelques cris, puis jette plusieurs poulets vivants dans l'étang. Les nombreux crocodiles se jettent sur les animaux.

L'initié ouvre la marche en chantant, suivi des novices. Ils entrent dans l'eau jusqu'à ce qu'elle leur arrive à la taille. Les crocodiles – « J'ai vu cette merveille fantastique », dit Lantier (oc., 76) – leur ouvrent le passage. Alors, l'initié s'adresse aux crocodiles et, au nom de Lolo , leur ordonne de permettre aux femmes du village de puiser de l'eau à l'étang toute l'année. « Ici et là, les énormes gueules des crocodiles s'ouvraient comme pour répondre » (ibid.). Puis les fétiches sortent de l'eau à reculons. Le bas de leurs jupes était taché de boue ; le haut était blanc. Quelle étrange impression ! Ils atteignent la rive.

Ils se déshabillent et retournent dans l'eau où ils se baignent au milieu des crocodiles.

Impression finale . – « Je respirais bruyamment, terrifié par l'agression de ces prédateurs. Quelques minutes plus tard, les fétichistes émergèrent de l'étang. Aussitôt, les femmes du village, qui tenaient des cruches prêtes, vinrent puiser de l'eau devant les crocodiles. Les animaux les regardèrent avec la plus grande indifférence possible » (oc, 77).

Note – Il convient de mentionner une phase du rite à laquelle Lantier a été autorisé à assister, au cours de laquelle les novices fusionnent avec « les pouvoirs cachés » (oc., 74) . Les novices, entièrement nus, émergent sous la conduite de l'initié, « le regard fixe », comme sous l'effet de drogues. Le chef du village, à qui Lantier demanda s'ils avaient pris un « remède », esquissa un sourire et déclara qu'ils étaient des voyants.

Interrogé sur ce qu'ils avaient vu, il répondit : « Ils ont vu le roi Lolo entouré de ses sujets et de ses épouses. Ceux-ci sont comblés, car le roi a vaincu tous ses ennemis et le soleil brille derrière lui. Le roi est si puissant qu'il accorde aux femmes qui le contemplent le pouvoir de régner sur toute vie. »

Lantier demanda alors s'il ne voyait aucune preuve de cela. Le fait d'entrer dans l'eau au milieu des crocodiles, décrit plus haut – et de le faire à deux reprises – était considéré par le chef du village comme une « preuve » : « Absolument. C'est facile. Soyez patient », avait-il dit. Il faisait référence à la scène dans l'étang !

Note – Même les peuples primitifs ont leurs « miracles » qui confirment les axiomes de leur religion.

7.5.4. Une société secrète de femmes.

rue de la bibliothèque : J. Lantier, *La cité magique* , Paris, 1972, 249/257 (*Sarabandes de femmes*).

Le rôle sacré de la femme comme réceptacle du sperme du père primordial est perpétué en Afrique subsaharienne par de nombreuses sociétés qui initient les jeunes filles. Au Gabon, ces sociétés sont appelées « Nyembe » ou « Nzembe ». Autrefois, assister aux réunions de ces sociétés féminines ou même les espionner revenait à risquer sa vie. L'auteur relate son expérience à ce sujet . Il fut finalement autorisé à assister à la cérémonie, guidé par un ancien, et non par une femme sainte.

Le site rituel est un espace ouvert, à l'abri des regards, entouré d'une triple enceinte circulaire composée de haies de plantes variées, dont certaines portent des fleurs très parfumées. Au centre se dresse un phallus sacré en terre, d'environ deux mètres de haut.

Lantier n'était pas autorisé à pénétrer dans l'enclos ; il lui était également interdit de prendre des photos. Il pouvait observer la scène depuis une échelle adossée à un arbre près de la clairière. À son arrivée, le rituel avait déjà commencé. De légers nuages masquaient le clair de lune, mais la lueur des torches offrait un peu de lumière.

Devant le phallus sacré, une femme battait un tambour. Une cinquantaine de femmes tournaient sans cesse autour du phallus, formant une file indienne : l'une après l'autre, elles posaient leurs mains sur les épaules de la précédente. Complètement nues, elles étaient munies d'un épais pénis artificiel avec lequel chacune – du moins, c'est ce que Lantier imaginait – touchait les fesses de celle qui la précédait.

La cérémonie se déroula sous cette forme monotone – comme c'est souvent le cas en Afrique – pendant au moins une heure. Soudain, comme par magie, la sarabande s'arrêta. La femme qui frappait le tam-tam monta sur son instrument, qui ressemblait à un tabouret rond, et s'adressa aux participants. De temps à autre, ils l'interrompaient par des cris ou en répétant des phrases incompréhensibles pour Lantier. Le discours semblait interminable. L'oratrice le conclut par une série de coups de tam-tam doublés.

Elle se pencha alors en avant, la tête appuyée contre le phallus, et présenta son postérieur aux personnes présentes. Elle écarta ses fesses avec ses mains. Cela dura une dizaine de minutes. Ensuite, chaque participante enfonça le pénis dont elle était munie entre les fesses de la meneuse.

Les femmes se placèrent ensuite autour du phallus de terre, retirant les pénis dont elles étaient ornées. Le meneur frappa brièvement le tam-tam. Les participantes reprirent leurs pénis ornés et les agitèrent d'avant en arrière, simulant un rapport sexuel.

« Je me demandais comment tout cela finirait, lorsque le vieil homme qui m'accompagnait m'ordonna de descendre de mon échelle. Je le suppliai de me laisser regarder encore quelques minutes, mais il m'assura que c'était impossible, car nous serions tués par je ne sais quel esprit si nous assistions

à la partie la plus secrète du rite. Je jetai un dernier coup d'œil : une de ces femmes se roulait dans le sable en poussant des cris violents. Deux autres femmes s'étreignaient. Mais le vieil homme m'entraîna à l'écart » (oc, 257).

Note - L'auteur, oc, 255, déclare : « Je suis convaincu que les rassemblements de ce type peuvent être considérés comme une libération, à peu près au sens de ceux qui existent actuellement dans la région de Paris ».

Cette affirmation est surprenante, car elle contredit le reste de l'interprétation que l'auteure propose concernant les origines de la magie sexuelle en Afrique noire. Le fait que les femmes en question « se laissent aller » est parfaitement conforme à sa vision du sacré. Elles vivent sincèrement ce que les traditions dictent. Interpréter cela comme de la « complaisance » témoigne d'une incompréhension de sa nature sacrée, même si une forme de complaisance en est apparemment un aspect.

Les sociétés secrètes, telles que l'auteur décrit une réunion, sont destinées à faire respecter les règles de conduite des ancêtres, sur terre comme dans l'autre monde, sous la forme que nous venons de décrire. Malheur à celui qui, dans de telles cultures, ose les transgresser ! Cela explique peut-être la soumission des femmes.

7.5.5. Les Vestales.

E. Lazaire , **Étude sur les Vestales **, Paris, 1986, xv, dit : « Vesta, sois favorable envers moi. En ton honneur, en l'honneur de ton culte, nous chantons maintenant. J'étais absorbé dans la prière et voici : j'ai senti la déesse suprême, tandis que la terre tout autour rayonnait d'une lumière pourpre. »

Ce vers est tiré du poète latin Ovide (-43/+17). – Par lui, nous exprimons la haute estime que l'on porte à la déesse Vesta et au service de laquelle les Vestales se tenaient.

W.B. Kristensen , dans son ouvrage **Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions ** (Amsterdam, 1947, p. 306-308), explique que les Vestales représentaient la déesse Vesta (la Terre-Mère) à Rome. Elles gardaient le foyer éternel, berceau de la vie et du bonheur romains .

Au fait : le feu — sous la forme du feu du foyer — était toujours le feu de la terre, force génératrice et vitale de la Terre (à comprendre : de la déesse).

Le dieu du foyer .

Les Vestales étaient les épouses vierges du dieu du foyer : elles étaient désignées par le pontifex maximus (le grand prêtre) comme « amatae » (amantes) du dieu du foyer. De ce fait, elles portaient la coiffe des mariées. Leur rôle de gardiennes de la vie émanant des divinités des enfers et donnée aux Romains était d'une importance capitale : en cas d'infidélité avérée, elles étaient enterrées vivantes, confiées à leur véritable époux, le dieu des enfers, le dieu vivifiant du feu du foyer. Car (selon l'interprétation antique) elles avaient profané la terre sous leurs pieds, transgressé les lois et interprété les commandements comme des lettres mortes, rompant ainsi l'alliance avec ce dieu de la vie cosmique.

Une histoire raconte : dans la demeure du roi Tarquin (-534/-509), un phallus sacré apparut au-dessus du feu du foyer et engendra un fils princier dans la maison royale avec la servante Oeresia , la Vestale .

Note – Le phallus était la force vitale génératrice du dieu des enfers. – *Plinie l'Ancien* (23/79 ; *Histoire naturelle*) mentionne : au « sacra population Les « Romani » (les objets sacrés du peuple romain), que les Vestales gardaient et vénéraient dans le temple de Vesta, incluent également le « Deus Fascinus », le phallus divin.

Conclusion. - Il est clair : le couple « dieu masculin/servante (Vestaline) » joue ici un rôle qui relève de la théologie politique (comprendre : concernant la vie d'État) de la Rome antique .

Faustine . – Y. Verbeeck, *La sexualité dans la magie* , Genève, 1978, p. 55, raconte : – Marc Aurèle (empereur de Rome, 161-180), penseur stoïcien de l'Antiquité tardive, découvre que l'impératrice Faustine entretient une liaison avec un beau gladiateur. – Il la « sanctifie » par un rite magique : il fait tuer le gladiateur, recueille son sang et « baptise » Faustine avec celui-ci .

Raisonnement :

Elle a profané la terre sous ses pieds, car elle a transgressé la loi et rompu l'alliance avec l'empereur et, par lui, avec l'État romain. En la « baptisant » dans le sang de son amant, en l'immergeant, il l'a renvoyée à son époux des enfers, le dieu de la fertilité romaine. Aussitôt, elle a rejoint son amant dans ce même monde souterrain. En mêlant sa force vitale à celle d'un gladiateur, elle est devenue « impure » et a perdu toute dignité.

La raison fondamentale du règlement rituel de l'infidélité conjugale réside clairement dans un abus de la force vitale et donc dans une question de dynamisme dans le domaine de la sexualité en tant que « mystère », c'est-à-dire comme la percée de l'autre monde — ici le monde des divinités « chthoniennes » (situées sur Terre) — dans notre monde terrestre.